

N° 295

L'ÉCRAN

français

Semaine du 7 au 13 mars

1951

Chaque
France : 35 francs
Belgique : 7 fr. 50
Suisse : 0 fr. 40

Dans ce numéro :

LE CINÉMA EST-IL LE PEINTRE FIDÈLE DE LA FEMME ?

★

*Charlie Chaplin a
trouvé la jeune fille
douce de ses rêves*

Pierre Brasseur trouve, dans « Maître après Dieu », le nouveau film de Louis Daquin, tiré de la pièce de Jean Hariog, le plus beau rôle de sa riche carrière cinématographique. Il incarne un capitaine aventurier qui, peu à peu, prend conscience de la détresse d'êtres humains que poursuit la haine raciste et il essaie de les sauver. « Maître après Dieu » sort actuellement sur deux écrans parisiens.

(Photo Coopérative du cinéma - Corona.)

Le film d'Ariane

Un film soviétique, projeté depuis quelques semaines à Paris, s'appelle « Les Audacieux ». Qui sont ces audacieux ? Des aventuriers ? Non certes. Ce sont les hommes et femmes soviétiques, qui défendent leur vie, leurs maisons, leurs richesses (et elles sont infinies) contre les brutes féroces et les pillards sans scrupule de l'armée allemande d'invasion.

Entre les audacieux vainqueurs de Stalingrad et les mécaniques automates de la violence qui obéissent aux ordres d'Hitler, il existe une incommensurable différence de qualité humaine : et cette différence est admirablement mise en lumière dans les films soviétiques sur la dernière guerre.

C'est pourquoi les films soviétiques se heurtent à la barrière de la censure gouvernementale : et aussi, dans la plupart des cas, à l'hostilité de la critique bien pensante (on appelle bien penser le fait d'être aveuglément antisoviétique).

Une observation s'impose : c'est que la presse bien pensante a préféré dans l'ensemble, plutôt que de parler de ce film, organiser autour de lui la conspiration du silence.

Dans un article de revue publié l'été dernier, et qui constitue un pompeux recueil de tout ce que la passion politique la plus rageuse a élaboré, en fait d'insanités, depuis trente ans contre le cinéma soviétique, André Bazin (que l'on se plaît à croire plus subtil) a écrit qu'il était significatif que le cinéma soviétique « n'ait rien d'équivalent au western » lequel, selon lui, est caractéristique des qualités d'invention dramatique, de fantaisie, du cinéma américain.

Or, comment ne pas voir que « Les Audacieux » renouvellent complètement le genre du western ?

Et que leur fraîcheur d'invention, loin de jaillir à contre courant du socialisme, en est la conséquence directe. Comme le dit excellemment le critique de « L'Avant-Garde » : « Qu'est-ce qu'un western américain ? On y galope, on s'y bat, on s'y tue et pourquoi, je vous le demande ? Pour quelques péripéties d'or, ou pour l'œil langoureux d'une vamp insipide. Tandis qu'ici, l'audace, elle sent à quelque chose. C'est l'audace de l'homme soviétique, de ces hommes qui, depuis trente-trois ans, vont hardiment de l'avant dans un monde harassé de l'exploitation capitaliste, dans un monde neutre où il leur faut constamment explorer, découvrir, lutter et vaincre. »

Pour ce qui est de la technique, si chère à André Bazin, Jeanine Bouissonnousse écrit quelque part que « la fin du film tient du prodige, techniquement parlant ».

Simone Dubreuilh, dans « Libération » écrit que : « Peu de films de cow-boys surent accumuler sous nos yeux tant de prouesses équestres... On s'amuse, on a peur, on a le souffle coupé ».

Au sujet de la couleur, Simone Dubreuilh précise qu'elle est « très belle ». Et le critique de l'hebdomadaire catholique « Radio-Cinéma » écrit : « Est-ce par comparaison avec le vert-peinture-fraîche de Technicolor que les extérieurs, les forêts m'ont paru dans ce film si rafraîchissants et si nuancés ? »

Il était difficile de ne pas reconnaître tout cela : alors, motus et bouche cousue ! Ces messieurs de la grande presse ne brillent évidemment pas par l'audace...

Il y eut tout de même un témoignage. Ce fut le critique du « Figaro ». Il est très embarrassé et forcé de reconnaître que « le récit n'ennuie pas ». Comment, dans ces conditions, démolir le film ? Sur quoi va-t-il insister, pour en détournier les gens ?

Il va dénigrer en particulier la couleur (« encore plus répréhensible » que le technicolor d'Hollywood) : « le technique (rythme plus saccadé que rapide) dépendant que « les chevauchées manquent un peu de souffle » ; l'originalité (« On n'a fait que décalquer avec une louable orthodoxie les divers types hollywoodiens »). Et s'il demeure un certain charme spécifique, il est dû à la « nature traditionnellement enfantine des Russes ». Traduisons « traditionnellement enfantine des Russes »... : c'est un héritage des tsars... »

Est-ce tout ? Pour un film qui n'ennuie pas, ce serait déjà pas mal. Mais décidément cette œuvre est un condensé de recettes usées. Car on y voit « par surcroît un grand portrait de Staline, et quelques scènes forestières évoquant la guerre des partisans contre une caricature d'envahisseurs : secrets moins notoires du cinéma russe ».

Nous y voilà : le critique du « Figaro » ne peut plus voir Staline, même en portrait ; écrivant au côté de Skorzeny, le tueur nazi bien connu, il veut que rien ne lui rappelle le bruit des bottes hitlériennes.

Pour lui, il suffit qu'il y ait un portrait de Staline pour que la couleur devienne lâche ; il suffit que les soldats allemands apparaissent comme les brutes dangereuses et stupides que nous avons connues, pour que le rythme du film laisse à désirer.

Et pour que les chevauchées manquent de souffle, il suffit que les chevaux soient soviétiques.

Les spectateurs, eux, ne voient pas les choses sous cet angle. Et ils font aux « Audacieux » le succès qu'ils méritent.

LE MINOTAURE.



Punta del este (Uruguay) a aussi son festival

Située à 150 kilomètres de Montevideo (Uruguay), Punta del este est, pendant la saison d'été (décembre-avril), la plage préférée des Argentins, Brésiliens et Uruguayens, mais, cette année, ce sera aussi le rendez-vous des amateurs de cinéma. En effet, sept pays producteurs de films ont été invités à prendre part au Festival international, le premier en date en Amérique du Sud. Les films français sélectionnés sont les suivants : La Ronde, Justice est faite, Orphée, Souvenirs perdus, Le Journal d'un curé de campagne, pour les longs métrages, et Lettres à l'étranger, Saint Louis, Autour d'un récif, Le Petit Soldat, pour les courts métrages.

Ci-dessus : Nicole Courcel et Gérard Philipe, qui font partie de la délégation française, à leur départ pour l'Uruguay.

Le cinéma, thème de la conférence de la « Nouvelle Critique »

La réussite de la grève des métro-bus risquait fort de compromettre celle de la 4^e conférence organisée par la « Nouvelle Critique », revue du marxisme militant. Il n'en fut rien. Et c'est devant un auditoire nombreux et attentif que, lundi dernier, Roger Boussinot, rédacteur en chef de *L'Écran français* et Louis Daquin, Prix de la Paix, médaille d'or, nous expliquèrent pourquoi « le cinéma est de tous les arts le plus important... » (Lénine).

Cette conférence était présidée par Georges Sadoul, assisté de Léon Moussinac. Ont pris place à la tribune : Fernand Grenier, député de Paris, membre de la Commission du Cinéma de l'Assemblée, qui a maintes fois, à la tribune de cette assemblée, défendu le cinéma français, Jean Kanapa, rédacteur en chef de « la Nouvelle Critique », Pierre Daix, rédacteur en chef de *Ce soir*, le peintre Boris Taslitzki, la cantatrice Irène Joachim, le compositeur Serge Nigg, Claude Jaeger, ex-sous-directeur du Centre National du Cinéma, Jean Desanti, Victor Leduc, Francis Cohen, collaborateurs de la « Nouvelle Critique ».

Roger Boussinot expliqua pourquoi cette phrase de Lénine est une véritable « clef d'or » pour chaque réalisateur soviétique et pour tout artiste communiste.

Louis Daquin aborda un sujet, ô combien passionnant ! pour tout homme qui s'intéresse au cinéma : la tradition cinématographique française. Son exposé nous apporte une documentation précieuse, il constitue un véritable tableau du cinéma français et de ses tendances dominantes. Daquin expliqua ce qu'est le cinéma en régime capitaliste : une marchandise que la publicité-reine soumet à des slogans et qui doit obéir aux règles souvent contradictoires des trusts Morgan ou Hearst, etc. Il dénonça le machiavéisme de l'esthétisme américain, esthétisme que l'on voudrait imposer à notre cinéma.

Roger Boussinot, dans un exposé théorique appuyé par une très solide érudition, montra ce que le cinéma représente pour les communistes, comment les communistes le définissent et ce que les communistes en ont fait.

« Lénine a précisé, nous dit-il, ce que les communistes attendent de l'Art en général et de chacun des arts en

mens de l'histoire du cinéma français, et le cher Louis Delluc. « C'est la poussée populaire, nous dit-il, qui donna en 1935 une nouvelle impulsion à notre cinéma avec le *Toni de Pagnol* et *Pension Mimosa*, de Jacques Feyder. En 1936, c'est le contenu national des films de René Clair, Pagnol, Renoir qui fit leur succès. »

En dernière partie, Daquin expliqua ce qu'est le formalisme. Il nous donna sa définition de la qualité (qui est celle de Poudovkine) : film de vérité, film de qualité.

Georges Sadoul clôtra cette conférence.

Un succès à l'actif de la « Nouvelle Critique ».

A Cannes, quatre films représenteront le cinéma italien

Italie présentera quatre films au Festival de Cannes :

Le Chemin de l'espérance, de Pietro Germi, le réalisateur de *Au nom de la loi*, *Miracle à Milan*, de Vittorio de Sica ; *Christ interdit*, de Curzio Malaparte et *Naples militaire*, de Filippo.

Mise au point à propos de la sélection française du Festival de Cannes 1951

A la suite d'un communiqué paru dans la presse quotidienne et hebdomadaire, la Commission chargée de la sélection des films français pour le prochain Festival de Cannes et le Comité du Festival international du film tiennent à préciser de la façon la plus catégorique qu'aucun choix définitif n'a encore été fait.

Contrairement à ce qui semble ressortir de ce communiqué, les films seront choisis parmi la totalité de la production cinématographique française de ces derniers mois.

En conséquence, seule la liste officielle qui sera publiée ultérieurement pourra être prise en considération.

(Communiqué par Uni-France-Film.)

14 perroquets ont affronté un jury de journalistes



LA PLUS BELLE FILLE DU MONDE N'EST PAS LA VÉNUS DE MÉLO

CHRISTIAN STENGEL vient de partir en guerre contre l'exploitation de la beauté : « Mon prochain film sera dirigé contre la missomanie. Ne vivons-nous pas dans une drôle d'époque, l'époque des Miss ? »

La floraison abusive des concours de beauté a inspiré le réalisateur de *Seul dans la nuit*, *La Famille Duraton*, *Rome-Express...* Avec la collaboration de Jean Ferry, de René Wechsler et de Philippe Brunet, Christian Stengel met la dernière main à une satire des milieux où la beauté se vend aux plus offrants (une marque de soutien-gorge, un produit dentifrice) quitte à précipiter de trop naïves jolies filles dans des drames dont les journaux font quotidiennement état.

La plus jolie fille du monde... sera

l'histoire de cinq « jolies filles » qui se rencontrent par morceaux, la tête à un bijoutier, le cou à un bijoutier, les seins au faiseur de soutien-gorge en vogue, les jambes à quelque fabricant de bas. Dites bien que je ne m'oppose pas aux concours de beauté qui ne sont pas gratuits, ceux qui permettent, par exemple, d'attribuer un rôle, une place de mannequin à telle ou telle jeune fille. Mais je suis féroce contre ces concours qui aboutissent à des suicides, à des filles revoléries par leurs amants, à des perversités. »

Ce film donnera-t-il aux femmes la vraie place qui leur revient dans le cinéma français ? En tout cas, ce sera un coup porté par le film aux légendes des Vénus de mélodrame, ces pauvres reines éphémères qu'élisent, puis détrônent des frelons affairistes.

Jacques KRIER.

Voici deux « prix de beauté » : Miss Europe 1949 et Miss France 1950.

Derrière l'élection d'une reine de beauté se cachent souvent de sordides intérêts, des marchandages dont les candidates sont les victimes. Que deviennent-elles ces élues d'un jour ? Elles sont promenées de villes en capitales par quelques « moniteurs de foire » et pour le plus grand profit de ces derniers.

Mais il s'agit d'abord de dénoncer les contes de fées dont on se sert pour tourner la tête aux braves gens. Ce sera un film anti-pin-up sur les pin-up girls, contre un nouveau genre de

L'omission du sous-titre français sur la couverture de notre dernier numéro est imputable à un regrettable incident technique, indépendant de notre volonté. Mais nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes. Ils savent bien que l'ÉCRAN FRANÇAIS est le seul hebdo de cinéma parlant français en version originale.

LE CINÉMA dans le monde

ALLEMAGNE

Un rafiot français et un village grec reconstruits en Allemagne

C'est pour les besoins du film *Die letzte Heuer* (*La Dernière Solde*) que l'on vient de reconstruire très fidèlement dans les studios de Johannisthal, près de Berlin, le port grec de Patras, où se déroulent les premières scènes de ce film, qui relate les aventures d'un matelot allemand, patriote, qui a maille à partir avec la Gestapo. Il réussira à fuir la Grèce et la police à bord d'un petit bateau pirate français qui fait de la contrebande. Ce bateau, il a fallu aussi le construire. Il se balance, actuellement, dans un petit port de la Baltique. On n'attend plus que la tempête pour pouvoir tourner des scènes un peu... agitées.

U. R. S. S.

Programme et réalisation

Le cinéma soviétique s'oriente de plus en plus vers le film en couleurs. Récemment, le ministre adjoint de la cinématographie, N. Chitkine, a présenté un rapport annonçant la création rapide de nouveaux laboratoires pour films en couleur dans les divers studios soviétiques et, notamment, à Kiev et à Tbilissi et au Studio central pour documentaires. La production de pellicule pour films en couleur sera considérablement augmentée ainsi que la puissance des fabrications de copies de films.

8.000 élèves sont formés dans les 57 écoles d'opérateurs vers lesquelles les organismes centraux du Komsomol orienteront, cette année, plus de 6.000 komsomols.

Cette année seront achevés 19 films artistiques, de nombreux documentaires, films géographiques et de vulgarisation scientifique, tous en couleur. Voici, d'ailleurs, le détail des films en voie d'achèvement, en cours de réalisation et prévus pour l'année 1951.

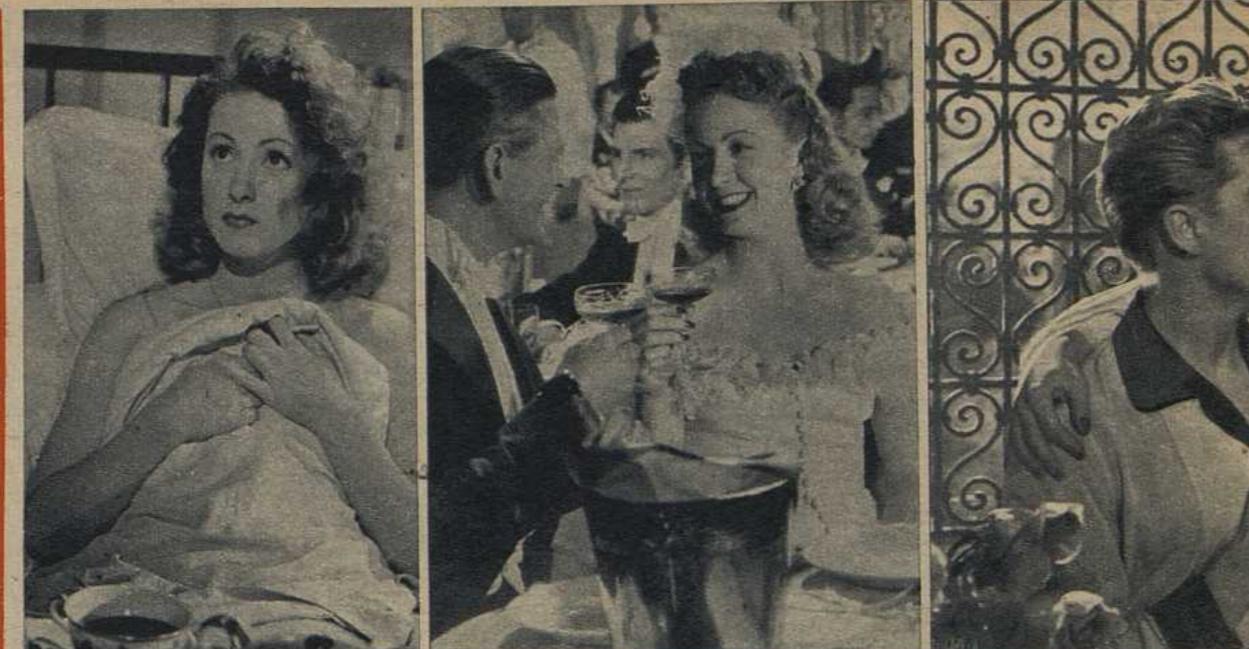
Films en cours de réalisation

Les studios Mosfilm ont commencé à tourner et comptent sortir cette année les films suivants : *Adieu Amérique* (Réal. : A. Dorjenko), *La Conscience du Monde* (Réal. : A. Room), *Les Fauteurs de guerre* (Réal. : L. Arnostam), *Sadko* (Réal. : A. Ptouchko), *Les studios Lenfilm. Nos Chansons* (Réal. : S. Vassiliev), *Un Cœur ardent* (Réal. : I. Kheifits), *Les studios de Tbilissi : A l'assaut des Cimes* (Réal. : D. Rondéti). *Les studios d'Erivan : La Deuxième Caravane* (Réal. : A. Bek-Nazarov). *Les studios d'Alma-Ata : Djamboul* (Réal. : E. Dzigané). *Les studios d'Achikabad : Le Cadeau de noces* (Réal. : E. Ivanov-Barkov).

Films prévus

En outre, au cours de l'année on doit commencer et terminer la réalisation de 9 films. Citons : *L'Inoubliable Année 1919* (Réal. : M. Tchiaouréti), *Dzerjinski* (Réal. : M. Kalatozov), *L'Amiral Ouchakov* (Réal. : M. Romm), *La Famille Loutounine* (Réal. : I. Pyriev), *L'Océan vert* (Réal. : M. Donskoï), *Les Etoiles*, d'après un scénario de A. Kornéïtchouk, *La Rue verte*, d'après la pièce du même nom de A. Sourov (Réal. : V. Eissmont).

URSS.



1941 : Premier Rendez-vous ;

Caprices, avec Albert Préjean.



1949 : *Bethsabée*, avec G. Marchal ;

Ruy Blas ;



Jean de la Lune, avec Cl. Dauphin ;

DANIELLE DARRIEUX commence une deuxième carrière cinématographique

Finis les caprices, évanouie l'espèglerie

« C'EST pendant l'hiver 1936-1937, nous dit-elle, que je suis montée pour la première fois sur les planches. Il n'était plus question pour moi des costumes en papier de mon enfance. Je tenais le premier rôle d'une pièce d'Henri Decoin, *Jeu dangereux*, dans laquelle je portais de très belles robes. Elles représentaient d'ailleurs pour moi le côté agréable de la chose, le reste étant noyé dans

un trac fou qu'il m'était impossible de surmonter... »

Jeu dangereux, car la vedette, à trente ans, passe le cap : elle s'épanouit ou s'évanouit. La jeune première disparaît, l'ingénue-type reste sans emploi ou laisse la place à la grande comédienne.

Danielle Darrieux recommence une seconde carrière. Finies les jeunes filles fantaisistes, finies les drôles de gosses avec champagne, cabaret et pre-



Pour « *La Maison Bonnadien* » qu'elle tourne en ce moment au studio d'Epinal, Danielle a un corset tellement serré qu'elle s'est fait fabriquer un fauteuil spécial, où elle peut s'asseoir... debout. La voici pendant une interruption du tournage, avec le réalisateur Carlo Rim et Deniaud, l'ami Mouffe, dans le film.

mier rendez-vous à la clé. Danielle veut des rôles à la Bette Davis — mais une Bette Davis de la grande époque — et sous la direction de metteurs en scène « durs... comme Hitchcock ou Clouzot ». Mais les producteurs français ont toujours en mémoire, *La Crise est finie*, Dédé, *Un Mauvais Garçon*, et fredonnent : « Ah ! qu'il doit être doux et charmant, l'instant du premier rendez-vous », dès qu'ils la voient. *Port-Arthur*, *Retour à l'aube*, *Ruy Blas* ne leur disent rien...

Le cycle de l'espèglerie passé, Danielle se tourne vers les personnages dramatiques et psychologiques. On ne saurait que l'applaudir d'éviter la route largement ouverte de la facilité. Le public sera avec elle...

Sa déception hollywoodienne d'avant guerre, ses films moyens durant la période de guerre, ont fait que Danielle Darrieux a pris une décision, une bonne fois pour toutes : Danielle Darrieux est morte ! Vive Danielle Darrieux !

Bob BERGUT.

Indiscrétions sur Danielle DARRIEUX

Elle est née le 1er mai 1917, à Bordeaux. Son père, ophtalmologiste, désireux d'avoir un garçon, comptait en faire un médecin de campagne. Elle a suivi ses premiers cours au lycée La Tour, où elle joua pour la première fois *La Révolte au potager* (le rôle d'une... petite fraise) et se présenta au Conservatoire de Musique de Paris. Trois semaines après le début du tournage du *Ball*, elle s'aperçut de la présence du micro... Elle avait quatorze ans.

Trente-six films : *Le Ball* (1931), *Le Coffret de laque*, *Coquecigrolle*, *Panurge* (1932), *Château de rêve* (1933), *La Crise est finie*, *Volga en flammes*, *Mauvaise graine*, *Mon cœur l'appelle*, *L'Or dans la rue*, *Dédé* (1934), *Le Contrôleur des wagons-lits*, *Quelle drôle de gosse*, *Le Domino vert*, *J'aime toutes les femmes*, *Mademoiselle Mozart*, *Mayerling*, *Port-Arthur*, *Club des femmes*, *Un Mauvais Garçon* (1936), *Abus de confiance*, *Mademoiselle ma mère* (1937), *Coqueluche de Paris* (Hollywood), *Katia*, *Retour à l'aube* (1938), *Battements de cœur* (1939), *Premier rendez-vous*, *Caprices* (1941), *La Fausse Maitresse* (1942), *Adieu Chérie*, *Au Petit Bonheur* (1946), *Bethsabée*, *Ruy Blas*, *Jean de la Lune*, *Occupe-toi d'Amélie* (1949).

Tourne actuellement : *La Maison Bonnadien*.

Elle s'est mariée trois fois parce qu'elle recherchait en amour la fidélité. A seize ans, on crut qu'elle allait épouser son partenaire, Albert Préjean. Mais elle rencontra sur le quai de la gare de Berlin un metteur en scène, Henri Decoin, l'épousa et divorça huit ans plus tard. Ils sont toujours très bons amis. Son mariage avec le diplomate sud-américain Porfirio Rubirosa ne fut pas plus heureux, et c'est par téléphone (du Maroc) qu'elle lui annonça son intention de divorcer... et ses fiançailles avec l'acteur Pierre Louis. Mais elle épousa un ami de son frère, Georges Mitsikidès.

Sa carrière cinématographique a démarré le jour où elle s'est rendue avec sa mère à l'invitation de l'annonce suivante : « *La Maison Delac* et *Vandal* demandent des jeunes filles de quatorze ans pour essais. Se présenter : 63, avenue des Champs-Elysées, de 9 heures à 12 heures ».



Occupe-toi d'Amélie.

LA PRE-CENSURE MÈNE-T-ELLE A L'AUTO-CENSURE ?

« Pourvu que je ne parle, en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui ne tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. »

BEAUMARCHAIS
(Le Mariage de Figaro).

DE Don Quichotte à Madame Bovary, en passant par Tartuffe, nombreux sont les livres, nombreux sont les pièces qui ont eu des ennuis avec la censure. Mais la censure ne peut rien contre le livre ou la pièce. Le livre sera imprimé. La pièce sera jouée. Plus tard ou ailleurs. Il n'en va pas de même du cinéma...

C'est là un lieu commun lorsque l'on parle de la censure, mais c'est un lieu commun qu'on ne répétera jamais assez.

A l'heure où le cinéma français, de plus en plus ballonné, se stérilise par les sujets qu'il traite, il nous semble important d'établir la responsabilité de la censure, et en particulier de l'auto-censure, qui en est la plus grave conséquence.

Nous avons donc demandé à quelques-uns de nos meilleurs scénaristes de répondre à la question suivante :

« Il vous est souvent arrivé d'imaginer une œuvre cinématographique sur tel ou tel sujet, mais vous avez estimé que la censure ne permettrait pas sa réalisation. Ces sujets, pourvez-vous nous les confier ? Sur qui, sur quoi auriez-vous aimé ou aimeriez-vous faire un film ? »

Les six réponses qui forment cette enquête sont assez diverses, assez contradictoires. Mais ce sont là six avis des plus importants. Et la majorité des six condamne cette auto-censure, comme vous pourrez vous en rendre compte.

Carlo Rim : Si le cinéma français meurt asphyxié nous saurons pourquoi...

LA pré-censure, écrit Carlo Rim, par la menace implicite, parfois imaginaire, qu'elle laisse peser sur les scénarios en voie de réalisation, a suscité chez les producteurs un état d'esprit à priori hostile à toute originalité, à toute audace. Nos producteurs, déjà si résolument pusillanimes, n'avaient certes pas besoin de ce complexe supplémentaire — ou de cet alibi...

Je dirai donc que la pré-censure, dangereuse en soi, est peut-être moins redoutable que ce climat de méfiance, cet état d'appréhension permanent, ce conformisme dévorant auxquels nos meilleurs auteurs se heurtent depuis trop longtemps.

Si le cinéma français meurt asphyxié — muni des sacremens de l'Eglise — nous saurons pourquoi. En effet, cette pré-censure s'exer-

ce sur tous les collaborateurs d'un film et, au premier chef, sur les producteurs.

C'est là-dessus qu'insiste Pierre Laroche :

N'oubliez pas dans le cas de la pré-censure :

- 1^{re} celle des producteurs;
- 2^{re} celle des distributeurs;
- 3^{re} celle du Crédit National.

L'officielle pré-censure ne vient qu'après ces trois officieuses. —

Pierre Véry avoue les conséquences de la pré-censure sur l'auto-censure, quand il déclare :

« Ce que j'aimerais tourner ? Un film d'après mon livre « Au Royaume des feignants », mais c'est un ouvrage anarchisant : il déplaît

d'examiner les sujets de films avant la production ? Dans ce cas, nous ne parlons pas de la même chose. Ce qui inquiète, ce qui trouble, ce sont toutes les interdictions qu'on trouve sur son chemin, jusqu'en soi-même (et c'est l'auto-censure) ; chez les producteurs qui craignent les distributeurs, chez les exploitants qui prétendent craindre le public (ou plutôt les groupements confessionnels et politiques), jusque chez les plus proches collaborateurs de création, le réalisateur, les co-auteurs scénaristes, qui se représentent trop fortement les difficultés à vaincre. Obstacles naturellement multipliés et symbolisés par l'existence même de la censure.

Les auteurs, dont le talent (et ce n'est pas le moindre !) repose sur l'observation d'une réalité quotidienne, sont les moins désavantagés. Ceux qui recherchent l'exceptionnel, l'original, sont battus d'avance. Ils ont tort peut-être, mais ils aiment inventer, et l'invention est une plante rétractile qui se replie au moindre choc.

Le travail de création littéraire ou artistique est un combat, mais contre soi-même. Dès qu'il faut lutter pour imposer un point de vue qui semble évident et qui n'est pas compris (volontairement ou non), on dépense une force nerveuse perdue pour la trouvaille ou l'expression. L'imagination a besoin de chaleur et de confiance. Mais que devient la création lorsque l'idée porte sur un sujet brûlant par son caractère inhabituel dans le domaine moral, artistique ou social ? C'est bien simple, toute possibilité de travail disparaît : « Ce n'est même pas la peine d'y penser... » Quelques notes prises sur un cahier, un bref synopsis, vingt ou trente pages de texte au plus, témoignent d'une prise de conscience chez les écrivains qui ne sont pas totalement velléitaires. Mais ils ne vont jamais plus loin. A peine dites-vous quelques mots du sujet à un producteur ou à un réalisateur, qu'ils vous jettent un regard de coin, et il n'est pas nécessaire d'être devin pour comprendre qu'ils nous considèrent comme un doux rêveur ou un dangereux utopiste.

Pour conclure ces notes dispersées, la pré-censure est comme ces maladies, dont la cause, pourtant connue, n'arrive pas à être atteinte. On n'en soigne que les effets et l'on attend le miracle ou le nouveau médicament qui supprimera le virus (censor). On croit le trouver, mais le virus malin réapparaît sous une autre forme. Ce n'est pas une conclusion pessimiste : elle n'autorise pas à abandonner la lutte !

Vous me demandez si j'ai des sujets dont j'ai estimé que la censure ne permettrait pas la réalisation ? Bien sûr. Des tas. Mais je serais bien vainqueur de croire que leur originalité les dessert. Il y a un autre problème. Les producteurs proclament qu'ils cherchent des sujets : pas du tout ! Ils cherchent des affaires, c'est-à-dire une combinaison de vedettes... un attrape-distributeur... etc. Et voilà un autre sujet d'enquête !

La preuve est donc faite... Et ces réponses nous permettent d'écrire que l'existence de la censure telle qu'elle est conçue actuellement provoque un certain nombre de pré-censures et l'autocensure des auteurs de films. Et que ces conséquences sont beaucoup plus graves que la censure elle-même. Comment y remédier, comment aider le cinéma français, à l'heure où il doit se défendre pour survivre, à renouveler les tiroirs à scénarios, à trouver une matière plus humaine, plus vraie, comment empêcher que des chefs-d'œuvre peuvent être soient condamnés à ne jamais voir le jour ? Ce sont là des questions primordiales pour l'existence du cinéma français, et prochainement L'Ecran français tentera d'y répondre.

UNE ENQUÊTE DE J.-C. TACHELLA

aujourd'hui de nos scénaristes — Réponses de Louis Chavance, Jacques Deval, Pierre Laroche, Carlo Rim, Pierre Véry et René Wheeler.

rait à tout le monde, par conséquent, n'en parlons pas ! »

Quant à Jacques Deval, il ne parait avoir vu dans le problème de la censure que celui de l'exportation :

« Il vous est souvent arrivé de décevoir, mais je n'ai jamais eu de difficultés avec la censure. Je vais peut-être aussi un peu vous irriter, mais j'estime qu'une censure intelligente est indispensable en matière de films. Si vous avez beaucoup voyagé, j'en appelle à vos souvenirs humiliés lorsque certains films français donnaient dans les salles étrangères une idée si vile et si piétre de notre manière de vivre.

C'est là un tout autre problème. Moins grave que celui qui nous préoccupe, c'est-à-dire la pré-censure, mais il appelle un autre problème qui, lui, est particulièrement important.

Nous avons une censure en France, mais elle ne pense qu'à gêner les auteurs de films français ou certaines productions étrangères pour des raisons politiques. Antoine écrivait, en 1921 :

« Tandis que l'on épingle nos films, on laisse passer les bandes américaines, avec toutes leurs horreurs, fumeries d'opium, enfants martyrisés, femmes suspendues au-dessus de cuves bouillantes; parce qu'il ne faut pas indisposer nos amis et redoutables concurrents qui, d'ailleurs, ont un représentant prêt à les défendre. »

Depuis 1921, les films américains n'ont rien perdu de leurs « horreurs ». Et l'on doit bien reconnaître que les censeurs qui laissent passer (et doubler) sur nos écrans un Tueur à gages ou un Démon des armes, ont bonne mine lorsqu'ils interdisent Mitchourine, biographie d'un botaniste !

Wheeler : La liberté d'expression au cinéma a au moins 75 ans de retard sur la littérature

LA censure cinématographique, quelquefois injustement attaquée, est une dame timide qui hésite à jouer des ciseaux à cause des millions qu'elle met en cause et du scandale qu'elle provoquerait. Par contre, sa jeune sœur, la pré-censure, est une périlleuse extrêmement redoutable. Il ne lui en coûte rien d'entraver les éclans des écrivains qui n'ont dépensé pour s'exprimer que leur foi et quelques feuilles de papier. Il suffirait d'un peu de courage pour produire des films courageux, mais la crainte de la censure est si forte que les producteurs admettent volontiers la



Gérard Philipe sera le 12 mars à la salle Pleyel, à la grande soirée du cinéma et de la Paix.

sur les écrans de Paris



Fuyant les persecutions nazies, les Juifs s'embarquent dans « Maître après Dieu ».



Elise Bernard, Hubert Daix, Saturnin Fabre et Francine Vendel : « Le Mariage de Mlle Beulemans ».

MAITRE APRES DIEU : Voyage au long cours vers la vérité humaine (Fr.)

Réal. Louis Daquin. Scén. dial. Jean de Hartog. Interp. Pierre Brasseur, Jean-Pierre Grenier, Jean Mercure, Jacques François, Loleh Bellon, Pierre Latour, Abel Daquin, Louis Seigner, Maurice Lagrenée. Images: Louis Page. Son: Janisse. Musique: Jean Wiener. Prod. Coop. générale du cinéma et Silver-films. Dist. Corona. 1950. 99 min.



LE critique qui vous parle est à guéris des émotions qui « pipent le jugement », comme dit Montaigne : les émotions dues au « suspense » des chasses à l'homme dans les égouts, par exemple, les histoires de rats entre eux. Pour ces « émotions » là, mon cardiogramme parfaitement régulier crierait « chique ! » à l'écran.

Il est curieux de constater d'ailleurs que moins les histoires de rats vous intéressent, plus les histoires humaines vous passionnent... Mais laissez les rats se donner des émotions de rats, et gardons-nous le cœur sensible pour les émotions vraies : celles des films racontant l'amour des hommes pour leur travail, leurs joies et leurs peines communes, leurs espoirs partagés, leurs luttes coude à coude pour faire triompher des valeurs humaines...

« Maître après Dieu », je le dis tout de suite, est un grand film vrai : de ceux qui vous prennent à la gorge et font battre votre cœur d'une émotion noble. On en a trop vite raconté l'histoire quand on la présente ainsi : « Un forban, capitaine de navire, accepte de prendre à son bord 150 Juifs, dont bientôt aucun pays ne veut, et c'est par la grâce des petits enfants juifs que ce forban devient un homme. »

Car ce capitaine hollandais auquel Pierre Brasseur prête ses larges épaules et une barbe belliqueuse, est surtout un être inculte et truculent. Il ne sait rien, même pas qu'il a bon cœur. Mais un jour, à Hambourg, il apprend par expérience que l'on matraque les enfants, en Allemagne, parce qu'ils sont juifs, et cela, il ne peut l'admettre. Tout de suite il sait que l'antisémitisme est une maladie contagieuse, il sait instinctivement qu'il doit s'en garder.

L'état d'esprit de ce capitaine res-

semble à l'état d'esprit d'une bonne partie des Français, en 1938, qui ne savaient pas combien le fascisme est inhumain.

Mais son expérience, cette triste expérience que nous avons tous faite depuis, s'enrichit rapidement. A Alexandrie, les autorités britanniques refusent de laisser débarquer les émigrants, car leurs visas sont faux. Le consul de Hollande vient le supplier de ne pas créer de complications diplomatiques. Il ne reste qu'une solution : ramener les victimes à leurs bourreaux, à Hambourg. Le capitaine décide : n'importe quoi, sauf ça.

C'est alors que se place l'épisode de la Bible.

Cet être fruste et brutal n'a jamais lu la Bible. Pendant plusieurs jours, sans désespoir, il la parcourt avec avidité et n'en retient qu'une chose : Dieu ne peut pas le laisser se débrouiller tout seul. Au moment le plus critique, Dieu lui enverra un ange.

Alors, il met le cap sur l'Amérique et il attend l'ange. Il l'attend sincèrement. Pour lui, c'est une question d'honnêteté. Mais, en vue des côtes américaines, alors qu'il prépare un débarquement clandestin dans le brouillard, c'est d'abord un contrôleur de la navigation qui l'Amérique lui envoie. Ce personnage « service-service » lui intime l'ordre de quitter les eaux territoriales. Puis un pasteur monte à bord lui prêcher la résignation.

Le désespoir s'installe sur le navire, quand le capitaine est visité d'une idée lumineuse, qui ne vient pas de Dieu, mais du bosco : sauter volontairement le navire en plein milieu d'une course de frégates...

Jean de Hartog et Louis Daquin ont pris leur personnage tel qu'il se présentait à eux. Une séquence liminaire nous le montre pratiquant le banditisme colonialiste à la petite semaine. Ce n'est pas un aventurier de grande envergure. Ce n'est pas non plus un honnête homme : il ne sait pas ce que c'est que l'honnêteté, il essaie seulement de se débrouiller avec son bateau grévé d'hypothèques. Mais c'est un être humain, qui cherche les normes de l'humanité sur un océan fermé de tous côtés.

Un autre personnage, à son côté, tient la seconde place : c'est le bosco (Jean-Pierre Grenier). On sent très bien que le bosco, lui, pos-

sède une vision du monde plus organisée, qu'il est sans doute communiste (une allusion à un texte plus court que la Bible et qui apporte des solutions beaucoup plus simples peut servir d'indication à ce sujet).

Mais la course désordonnée du capitaine vers la vérité du cœur est le sujet de ce film, et Louis Daquin s'en est tenu là. Il a fait un grand film de vérité, c'est-à-dire de défaut.

Je ne voudrais cependant pas terminer avant de signaler la prouesse technique laquelle ont été obligeés les techniciens et le décorateur. Non seulement, en effet, tout a été tourné à Joinville-le-Pont, mais l'essen-

tiel du film se situe dans un espace réduit au maximum : un pont étroit, une cage et une cabine. L'ingéniosité des techniciens et artistes français, dans ces conditions est admirable.

J'aurais voulu dire combien la musique de Jean Wiener est importante par ce qu'elle apporte d'émotion, mais la place va me faire défaut.

Enfin, dans des rôles peu importants, Jacques François, Loleh Bellon, Pierre Latour ont mis, aux côtés de Pierre Brasseur et de Jean-Pierre Grenier — sensationnels tous deux — tout leur talent au service de ce film généreux...

Roger BOUSSINOT.

LE MARIAGE DE Mlle BEULEMANS : Le mariage héroïque (Fr.)

Réal. André Cerf. Scén. d'après la pièce de F. Fonson et F. Wichelet. Interp. Saturnin Fabre, Pierre Larquey, Francine Vendel, Hubert Daix, Raoul Leclerc, Maurice Gillain, Elise Bernarde. Musiq. R. Cornu. Prod. Télus films. Dist. Films Marceau. 1950. 65 min.

LE Mariage de Mlle Beulemans a fait faire plusieurs générations de Bruxellois. Cette pièce de Fonson et Wichelet est, avec le Manneken-Piss, une des principales cu-

riosités de la capitale belge. A deux reprises déjà, on l'avait adaptée à l'écran. L'actuel « Mariage de Mlle Beulemans », mis en scène par André Cerf, est une réussite de la bonne humeur et de la tendresse. Les pointes satiriques contre la bourgeoisie d'affaires du début de ce siècle ont été aiguisées et la charmante idylle entre Suzannine Beulemans et son amoureux de Paris a été magnifiquement servie par une jeune actrice, Francine Vendel, dont la frimousse de jeune fille tue et sentimentale est une vérité révélation...

Monsieur Albert. « de Paris



deux personnes, une jeune femme et un homme, dans un intérieur. La jeune femme porte une robe à rayures et semble être dans une situation de surprise ou d'émotion. L'homme est à l'arrière-plan, moins distinct.

Caroline chérie », une inadmissible caricature de la Révolution de 89.

« Congo splendeur sauvage », de A. Denis et Lewis Cotlow.

Allez voir...

Dieu a besoin des hommes (Jean Delanoë, Fr.). — Donnez-nous aujourd'hui (Edward Dmytryk, Angl.). — Justice est faite (André Cayatte, Fr.). — Lénine en Octobre (la Révolution d'Octobre, Sov.). — Odette, agent S 23 (la résistance anglaise, Angl.). — Les Audacieux (des hommes et des chevaux, Sov.). — La Vie commence demain (bombe ou paix atomique, Fr.). — Trois Rencontres (le retour, Sov.). — Dimanche d'août (Luciano Emmer, Ital.). — D'autres nous suivront (la résistance polonoise, Pol.). — Maître après Dieu (Louis Daquin, Fr.).

Pour passer le temps...

Le Roi des camelots (Denis, Robert Lamoureux, Fr.). — Maclovia (Fernandez, Figueroa, Mex.). — Cette sacrée jeunesse (l'humour anglais, Angl.).

Si vous ne les avez pas vus...

A l'Ouest, rien de nouveau (les horreurs de la guerre, Am.). — Les Lumières de la ville (Ch. Chaplin, Am.). — Rome ville ouverte (la résistance italienne, Ital.). — Les plus belles années de notre vie (l'après-guerre, Am.).

Courts métrages...

Les Charmes de l'existence (passe avec « Give us this day »). — Moscou en fête (passe avec « Lénine en Octobre »). — Saint-Paul de Vence (passe avec Le Journal d'un curé de campagne). — La Voie Est-Ouest (avec Trois Rencontres). — Sabres mouvants (passe avec Miracle à Milan).

Christian Alers effectue chez Beulemans, une des plus grosses brasseries de Bruxelles, un stage pour « s'initier au commerce belge ». Il a déjà rejoint à Paris son papa-gâteau (Saturnin Fabre) si la jolie Suzannine Beulemans, qui dirige en réalité les affaires du vieux Beulemans, ne l'avait pas retenu dans cette famille de bourgeois arrivés, fâts et irascibles. Suzannine, qui doit se fiancer avec Zéraphin Meulemestre, le fils d'un concurrent. C'est un garçon ennuyeux et timide, qui cache une liaison avec une lingère de la ville, dont il a eu un enfant. Mlle Beulemans découvre le secret. Elle rompt avec la famille Meulemestre, car dans le fond de son cœur elle aime M. Albert. Alors, Zéraphin, furieux, monte une coterie contre Beulemans : celui-ci n'est pas proposé comme candidat au poste de président d'honneur de la société des brasseries belges, le rêve de sa vie. Heureusement, M. Albert sauve la situation en « causant » les membres de la société : il leur explique que Beulemans est prêt à brandir le drapeau de la bière nationale contre la concurrence étrangère ! Les brassiers élisent Beulemans. Zéraphin avoue à son père qu'il a une maîtresse. M. Albert et Suzannine s'embrassent.

Voilà ! Nous sommes loin de Brève rencontre, à quoi l'affiche fait tout d'abord penser, et bien que le procédé du récit en soit repris ici. Il y a cependant, de temps à autre, une notation psychologique intéressante, mais l'ensemble est assez exaspérant. Le personnage incarné par Noël Coward n'est pas étranger à ce sentiment d'irritation : il promène entre ces deux femmes son regard supérieur des psychologues patenté de « la » femme, avec la grâce d'un éléphant dans un magasin de porcelaines. Margaret Leighton, que je ne connaissais pas, a pour principale caractéristique l'élegance, celle du jeu aussi bien que celle des attitudes. Quant à Celia Johnson, les traits de son visage se sont accusés depuis Brève rencontre. Mais ses grands yeux sensibles, son sourire compréhensif, son intelligence expressive, toute sa façon d'être, font d'elle, ici encore, la grande comédienne que nous avions découverte naguère avec admiration.

José ZENDEL.

J. K.

COURTS MÉTRAGES

La Voie Est-Ouest (Pol.) (passe avec Trois Rencontres)

EST-IL possible qu'une ville comme Varsovie, martyrisée, noircie, démantelée, renaisse sous vos yeux, blanche, majestueuse et aimée ? C'est ce miracle que vous offre La Voie Est-Ouest, un miracle d'autant plus impressionnant qu'il est concentré en vingt minutes de projection.

Il a fallu deux ans pour tracer d'est en ouest de Varsovie cette voie large et lumineuse autour de laquelle s'est organisée la reconstruction de quartiers entiers. Travail gigantesque, sur sept kilomètres de long.

Deux batailles acharnées nous sont rapportées par ce film : celle du pont sur la Vistule dont il fallait river la dernière arche avant que le premier glace de printemps ne se détache ; et celle de l'église, qui glisse dangereusement vers la Vistule et qu'il faut en vitesse enserrer dans un corset de fer. Mais il est une autre victoire, c'est celle de tout un peuple qui prend conscience, dans l'enthousiasme, qu'il travaille désormais pour son propre bonheur.

Pas une image banale. Au contraire, une foule d'images qui vous restent collées à la rétine : le pont provisoire emporté par la débâcle, le curé anxieux, la pose du dernier élément et cette trouvaille : le chef de chantier, les bras écartés, semble conduire la Symphonie pathétique » qui soutient cet instant entre tous émouvant, etc.

Si vous voulez vous faire une idée de la Varsovie nouvelle, allez voir La Voie Est-Ouest...

R. B.

En même temps-1901 (avec Le Mariage de Mlle Beulemans)

C'EST une bonne idée que de compléter un film d'époque par un documentaire sur l'époque, encore faudrait-il que le documentaire en question soit un documentaire historique, et non un ramassis d'images d'actualités ou d'images tirées d'autres films d'époque. « En même temps-1901 » explique ainsi le début du XX^e siècle : le machinisme s'étend, on construit le transsibérien, la reine Victoria meurt, un aéronef s'envole à Villefranche, Rodin sculpte, Edouard VII et Léopold II font la noce dans le Gay-Paris. Il serait utile que les producteurs de ces « En même temps », qui veulent accomplir pour le passé ce qu'a quelquefois réussi La Marche du temps pour l'actualité apprennent l'histoire. La réalité veut, par exemple, que la lutte de la classe ouvrière, en 1901, contre l'esclavage « libéraliste » ait été plus importante que les sautes des monarques belges et anglais.

J. K.



Dolores del Rio et Pedro Armendariz : « La Mal-Aimée ».

Margaret Leighton et Noel Coward : « L'Égarement ».

CAROLINE CHÉRIE : Sert de prétexte aux pires calomnies contre la Révolution française (Fr.)

Réal. : Richard Pottier. Scén. : d'après le roman de Cécile Saint-Laurent. Adapt. dial. : Jean Anouilh. Interp. : Martine Carol, Alfred Adam, Jacques Bernard, Jacques Clancy, Pierre Cressoy, Jacques Dacmine, Marie Déa, Germaine Kerjean, Jane Marcken, Raymond Souplex. Images : Maurice Barry. Son : René C. Forget. Cinéphonic. Prod. : S.N.E.G. Dist. : S.N.E.G. G. 1950. 142 min.



C'EST un film ignoble.

Mais ce n'est pas tant pour les raisons que vous pourriez imaginer, en lisant une publicité qui proclame : Dix amants, un seul amour...

Jamais publicité ne fut davantage une tromperie. D'abord parce que, en fait d'amants, Caroline, dans le film, n'en a que trois (plus un mari qui ne compte guère !). Ensuite, et surtout, parce que l'histoire — la petite histoire — des amours de Caroline ne constitue qu'un des éléments secondaires du film. Celui-ci a d'autres prétentions.

C'est tout à fait désolant pour Martine Carol, qui croyait trouver là le rôle de sa vie (elle l'a assez répété), et qui a vraiment fait tout ce qu'elle a pu pour se placer en vedette. Mais je crains qu'à son égard le public ne soit bien déçu. Quoi que la chère Caroline puisse penser, elle manque singulièrement de relief dans son rôle. Et elle n'arrive guère à donner du piquant à des situations

très plates. Au demeurant, le public est-il fort blasé à ce sujet.

Bien sûr, le comportement de Caroline a un sens. Tout le mal, explique cette pauvre chérie, vient de ce que les hommes font de la politique. Caroline avait le beau château de son papa, elle ne demandait qu'à y aimer tranquilllement. Mais que l'on ne vienne pas lui demander, une fois chassée de son confort, de rester fidèle à quoi que ce soit — une femme vit — ou survit — comme elle peut.

Ces idées réactionnaires ne sont pas nouvelles. On y reconnaît la paix de Jean Anouilh, auteur de l'adaptation et des dialogues du film, et qui fait jouer en ce moment, à Paris, une pièce où il sait systématiquement les femmes.

Anouilh pense d'ailleurs que l'humanité, dans son ensemble, s'accommode d'une moralité tarée : dans *Caroline chérie*, il fait dire à un condamné à mort une apologie de la Ruchette, d'une veulerie très remarquable.

L'allusion à l'actualité est évidemment transparente. Mais pour justifier les lâches, Anouilh ne s'en est pas tenu au couplet sentimental. Il a tenu à montrer que ces hommes étaient, en l'occurrence, les héros d'une cause juste.

Sous l'occupation allemande, en 1942 ou 1943, Alfred Rosenberg, grand théoricien du nazisme, est venu expliquer aux Français que ce qu'il fallait balayer une fois pour toutes, c'étaient les principes de 1789.

C'est ce que s'emploie à faire la soi-disant biographie filmée de Caroline : c'est-à-dire que le film cherche à bafouer ce que notre héritage

national comporte de plus grand.

Cette entreprise de collaboration avec Rosenberg, qui se cache derrière des apparences pseudo sexy, sent autant et plus que les émigrés de 1789, les fourgons de l'étranger. Cela est grave. Car sans doute notre cinéma français n'est-il pas parfait, mais il ne s'est jamais rendu coupable, à ma connaissance, de pareille trahison délibérée.

Le film commence avec le 14 juillet 1789, jour fatal où la Bastille est prise par les « émeutiers ». Il finit aux jours bénis du Directoire où l'on remet en place par manque de choses du passé, et où on rend à Caroline son château : la pauvre petite va, enfin, pouvoir vivre tranquillement !

Et elle est jolie « leur » Révolution : populaire halineuse et déchainée, cadres révolutionnaires corrompus, régime policier qui ne respecte rien de la liberté individuelle, armée nationale faite de paillards qui ne pensent qu'aux filles.

Dans le bureau d'un des plus abjects trafiquants du nouveau régime, un trafiquant de certificats médicaux qui sauvent de la guillotine les lâches, Anouilh ne s'en est pas tenu au couplet sentimental. Il a tenu à montrer que ces hommes étaient, en l'occurrence, les héros d'une cause juste.

Par contraste avec cette rôtière, les nobles, brimées — les pauvres ! — représentent la permanence des valeurs françaises... « Je ne mourrai jamais, dit, fort presomptueusement, une vieille duchesse à allure de cette. J'étais, par mes ancêtres à Rocroy et à Azincourt, ma petite-fille, qui me survivra, continuera mon œuvre. »

L'essentiel de l'œuvre de la dame.

c'est d'avoir été la maîtresse de Louis XV, qui lui a fait cadeau d'un bijou faux...

Ce qui reste en France de bravoure virile, on le trouve chez les Chouans ; et aussi chez les nobles émigrés à l'étranger, en pays ennemis.

Parmi ces derniers, il y a le frère de Caroline, revenu combattre son pays les armes à la main, et à qui Richard Pottier fait une mort pompeuse, à grand renfort de travelling arrière.

D'une manière générale, Richard Pottier s'est rarement autant empêtré avec sa caméra et avec son découpage. Ses angles de prises de vues sont choisis au petit bonheur, et la photographie de Bourgoin, qui dans l'ensemble est bonne, ne peut évidemment pas remédier à ce désordre.

Et si Richard Pottier a sans doute plus d'habileté pour diriger les acteurs, qui sont nombreux, et qui, pour la plupart, jouent convenablement, ceux-ci — où l'on remarque Marie Déa et Yvonne de Bray — n'arrivent pas à sauver de la monotolie et de l'incohérence une si lourde accumulation de calomnies et de mensonges.

Le *Livre Noir*, film américain de la fameuse série antirouge, était destiné à lutter contre les principes de 1789. Il a été présenté en France l'an passé, mais les spectateurs français l'ont repoussé avec mépris. Il faut bien se rendre compte que *Caroline chérie* essaie de prendre le relais du *Livre Noir* (appelé en américain le *Réve de la Terre*).

Pierre BLOCH-DELAHAIE.

LE CINEMA DE LA CHINE NOUVELLE

REFLÈTE LES LUTTES ET LES ESPOIRS DU PEUPLE CHINOIS



L'ANNÉE dernière, au festival de Karlovy-Vary, le cinéma chinois fit son apparition sur le plan international, en présentant un chef-d'œuvre. *Filles de Chine* retracait la lutte héroïque d'un groupe de partisanes contre les armées de Tchang Kai Chek.

Ce grand film a attiré l'attention du public sur le cinéma chinois, presque inconnu hier, en plein essor aujourd'hui.

Sous le Kuomintang, le cinéma était contrôlé par des intérêts étrangers. Les Américains avaient la mainmise sur l'ensemble du marché chinois et imposaient leurs propres films, comme ils essayent de faire en France. Ecrasé par la concurrence hollywoodienne, le cinéma chinois ne pouvait évidemment pas se développer. Il n'y a eu que deux studios importants à Shanghai.

Le gouvernement de Tchang Kai Chek essaya de créer un cinéma national, mais il échoua et ceci pour deux raisons : d'abord parce qu'il ne pouvait — ni ne voulait — aller contre les intérêts des Etats-Unis, qui étaient précisément qu'il n'y a pas de cinéma national en Chine ; ensuite parce que la grande majorité des cinéastes chinois n'avaient aucune sympathie pour le régime et refusaient de tourner des films à sa gloire.

Le véritable cinéma national naquit en 1938, au Yenan, dans les régions libérées. On réalisait des films documentaires glorifiant les luttes du peuple chinois. Mais le cinéma chinois ne connaît son véritable essor qu'il y a deux ans, en Mandchourie, où fut fondée la société d'Etat « Les Studios du Nord-Est ».

Cette société cinématographique réalisa, en 1949, six films sur la guerre de libération, des films documentaires sur la réforme agraire avec tous les problèmes et toutes les « situations » qui en découlent, le mouvement des ouvriers de choc et la transformation idéologique des intellectuels, etc., tels sont les sujets de ces films. Parmi les plus importants, citons *Chao Y Man* (La Partisane), *Le Front invisible*, qui traite de la lutte des services de sécurité contre la 5^e colonne du Kuomintang, et *Filles de Chine*. Des films consacrés au travail des ouvriers après la victoire, tels que *Le Pont* et *L'Étincelle*, qui montrent le travail des cheminots et des travailleurs de l'électricité pour rétablir les chemins de fer et les stations électriques détruites par la guerre.

Dans *L'Étincelle*, film tiré du roman de la femme écrivain Tsao Min, le personnage central du film, un ouvrier, est interprété par un véritable ouvrier, héros du travail de Mandchourie, où fut fondée la société d'Etat « Les Studios du Nord-Est ».

Tout de suite après la Libération, fut fondée à Shanghai une compagnie cinématographique d'Etat comprenant cinq studios.

A côté de cette compagnie d'Etat, il existe des compagnies privées qui, comme nous l'avons déjà dit, reçoivent l'aide du gouvernement pour que les techniciens et les acteurs ne restent pas sans travail à cause des difficultés financières des compagnies privées.

Cette division économique — secteur d'Etat et secteur privé — est aussi une division d'ordre artistique et de « spécialité ». En effet, les studios d'Etat font des films s'adressant surtout aux ouvriers, aux paysans et aux soldats. Les films des studios privés, par contre, intèressent surtout les intellectuels, les étudiants et la petite bourgeoisie des villes. Mais tous ont un contenu social et expriment la vie nouvelle et les aspirations des différentes couches de la population.

La Chine nouvelle n'importe plus

de films américains, se libérant ainsi de la mainmise américaine sur le marché national. Il existe 600 salles de cinéma dans le pays. Pour remédier à l'insuffisance des salles et en attendant la construction de nouvelles (on construit d'abord des écoles et des hôpitaux) de nombreux réseaux de projection ambulants en 16 mm. ont été organisés. 700 équipes parcourent le pays, et ce nombre sera doublé cette année. 2.000 élèves suivent, actuellement, les cours spéciaux d'opérateurs de Pékin et de Changhai.

L'Union Soviétique apporte une aide considérable au cinéma chinois. Les films soviétiques ont d'ailleurs un très vif succès en Chine. 40 films soviétiques ont été doublés en chinois au cours de l'année 1950. De plus, quelques-uns des meilleurs cinéastes soviétiques, tels que Guerassimov, apportent leur aide et leur expérience aux cinéastes chinois. C'est ainsi que Guerassimov a réalisé en Chine *La Victoire du peuple chinois*.

La Chine compte de 20 à 25 bons scénaristes, pour la plupart des nouveaux venus au cinéma. Par contre, les acteurs sont généralement déjà connus, soit au théâtre, soit au cinéma. Mais de jeunes talents se forment qui promettent beaucoup.

Parmi les scénaristes, nous pouvons citer Yan Y Yan (*Filles de Chine*), Youri Min (*Le Pont*). Les metteurs en scène de ces deux films étaient Lin Tsy Foun et Dy Tyan pour le premier, Van Bin pour le second.

La Chine compte aussi de très grands acteurs, tant femmes qu'hommes, dont nous espérons que les noms et les visages deviendront familiers : Lou Van You et Bai Lon, par exemple, parmi les acteurs, et Tchang Tjen, Yao Chen (*Filles de Chine*), Tchen Yi parmi les actrices.

Jean LAUNAY.



LA MALQUERIDA : Le culte des belles images (Mex. v. o.)

Réal. : Emilio Fernandez. Scén. : d'après Jacinto Benavente. Interp. : Dolores del Rio, Pedro Armendariz, Columba Dominguez, Roberto Canedo, Carlos Riquelme, Julio Vilalba. Images : Gabriel Figueroa. Son : James L. Fields. J. B. Carles. Musique : A. Diaz Conde. Prod. : Columbia. 1950. 82 min.



QUAND une femme encore jeune et pourvue de terres devient veuve, un second mari ne tarde pas à apparaître. Quand le second mari a le sang chaud et la femme le cœur aveugle et une fille pubère, un drame ne tarde pas à naître qui, par son essence, procède de la tragédie mais par tradition cinématographique que tend vers le mélodrame.

Toutefois, quand ce drame est orné des floritures du recul dans le temps et du pittoresque du dépaysement,

ment, quand par surcroit, il est traité dans le style majestueux d'Emilio Fernandez et photographié par la caméra magique de Gabriel Figueroa, il échappe au ridicule et atteint même à une certe grandeur.

La *Malquerida*, film mexicain fort contestable et cependant attachant, est le type même du sujet de méditation à proposer à tous ceux que préoccupent actuellement le problème de la qualité, en ce qu'il prouve péremptoirement que la perfection formelle n'est pas tout, et que l'esthétisme est un piège dangereux.

Qui s'agit de la valeur purement technique de la photographie, du cadrage et des angles de prise de vues, des jeux d'ombre et de lumière, des effets de jour et de nuit (avec filtres ou vraies ténèbres), de l'utilisation des décors intérieurs et extérieurs avec contrastes savants entre le blanc, le noir et les gris, ou de cent autres prouesses picturales, mécaniques et

optiques (ah ! cette profondeur de champ, en comparaison de laquelle d'Orson Welles n'est que de la rouerie de sasannons !), Figueroa s'est ici surpassé. Mais, justement, à la longue, c'en est presque lasant. La technique est trop apparente, et trop évidente la recherche du morceau de bravoure voulu comme tel (par exemple, le duel nocturne et équestre — un cheval noir, un cheval blanc — ou le carrousel final autour du cadavre, vu en plongée lointaine).

Moins sensationnel que celui de Figueroa, dans la mesure du moins qu'il peut en être dissocié, le travail d'Emilio Fernandez pêche en outre par son caractère théâtral, qui accentue l'immobilité excessif naturel à Pedro Armendariz et la lassitude de certains gestes tragiques.

Pour être juste, il faut ajouter qu'abstraction faite de sa valeur intrinsèque, *La Malquerida* souffre peut-être de n'être pas le premier film mexicain qu'il nous soit donné de voir. Pour qui n'en a pas encore vu, il peut en être dissocié, le travail d'Emilio Fernandez pêche en outre par son caractère théâtral, qui accentue l'immobilité excessif naturel à Pedro Armendariz et la lassitude de certains gestes tragiques.

Pour être juste, il faut ajouter qu'abstraction faite de sa valeur intrinsèque, *La Malquerida* souffre peut-être de n'être pas le premier film mexicain qu'il nous soit donné de voir.

Jean THEVENOT.

P.-S. — Une méchante coquille m'a fait dire dans le n° 293 que le « chemin » s'obstinaient à faire les réalités sociales telles que celles que nous révèle le grand film de Dmytryk, *Give us this day*. En fait de « chemin », c'est « cinéma » qu'il fallait lire, et que vous avez certainement lu, avertis comme vous l'êtes, puisque vous êtes lecteurs de l'écran.

Le véritable cinéma national

naquit en 1938, au Yenan, dans les régions libérées. On réalisait des films documentaires glorifiant les luttes du peuple chinois. Mais le cinéma chinois ne connaît son véritable essor qu'il y a deux ans, en Mandchourie, où fut fondée la société d'Etat « Les Studios du Nord-Est ».

Cette société cinématographique

réalisa, en 1949, six films sur la

guerre de libération, des films docu-

mentaires sur la réforme agraire

avec tous les problèmes et toutes les

« situations » qui en découlent, le

mouvement des ouvriers de choc

et la transformation idéologique

des intellectuels, etc., tels sont

les sujets de ces films. Parmi les

plus importants, citons *Chao Y Man* (La Partisane), *Le Front invisible*,

qui traite de la lutte des

services de sécurité contre la 5^e

colonne du Kuomintang, et *Filles de Chine*. Des films consacrés au

travail des ouvriers après la vic-

toire, tels que *Le Pont* et *L'Étincelle*,

qui montrent le travail des

cheminots et des travailleurs de

l'électricité pour rétablir les

chemins de fer et les stations électriques

détruites par la guerre.

Le véritable cinéma national

naquit en 1938, au Yenan, dans les

régions libérées. On réalisait des

films documentaires

glorifiant les

luttes du peuple chinois.

Le véritable cinéma national

naquit en 1938, au Yenan, dans les

Le cinéma est-il le peintre fidèle de la femme ?



Françoise ROSAY (actrice)

Je n'ai pu interroger la grande interprète de la « Kermesse héroïque » que pendant quelques brefs instants, et si je le regrette, je pense cependant qu'en peu de minutes, Françoise Rosay a su me préciser l'essentiel de sa pensée. « **LE CINÉMA NE FAIT QUE TRADUIRE L'INÉGALITÉ DE L'HOMME ET DE LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE** », a ainsi pu se résumer l'attitude de Françoise Rosay en face du problème féminin au cinéma. *Cette inégalité sociale se manifeste entre autres, à son sens, par le fait que les hommes détiennent encore actuellement la plupart des situations-clés.*

Par ailleurs, les impératifs financiers, la censure, interviennent pour empê-

cher que soient abordés de front de nombreux sujets et, en particulier, ceux qui traiteraient de la situation sociale de la femme. Ainsi, les films font ressortir le côté piquant des femmes de préférence à leurs réelles qualités. Les hommes n'ont pas intérêt à montrer ce qui pourrait amoindrir leur suprématie...

« Je ne suis plus jeune, ni belle », prétend-elle... et elle avoue — avec beaucoup de modestie — être parfois surprise de rencontrer un si vif (et si mérité, ajoutons-nous) succès. Elle est heureuse de penser qu'elle le doit aux côtés vrais, humains, de ses personnages qu'elle a toujours essayé de mettre en valeur dans ses rôles. Nous partageons bien volontiers cette opinion...



Odette JOYEUX (actrice)

ODETTE JOYEUX ne croit pas qu'il y ait un problème féminin au cinéma... ou ailleurs... « **LES FEMMES NE SONT PAS PEINTES AVEC PLUS D'EXAGÉRATION QUE LES HOMMES...** » D'ailleurs, chacun d'entre nous à part soi, ne se sent-il pas un être exceptionnel ? Selon l'interprète de « Douce », le cinéma ne fait donc que transcrire l'exagération.

Y a-t-il exagération, d'ailleurs ? demande-t-elle... Chacun, à part soi, ne se considère-t-il pas comme un être exceptionnel ?

L'interprète de « Sylvie et le Fantôme » ne trouve pas que le cinéma donne une image fausse de la réalité

féminine. Par exemple, selon elle, on rencontre dans la vie de tous les jours, la même proportion de vamps que dans les films : « Il y a des tas de vamps anonymes, de jolies dames qui bouleversent des quartiers entiers. »

Pas de raisons donc de monter d'autres héroïnes féminines que celles que nous rencontrons dans les films actuels... D'ailleurs, cela n'amuserait probablement pas les hommes... Ces femmes sont là pour plaire à ceux-ci...

Parmi ses diverses incarnations, Odette Joyeux a gardé une préférence marquée pour « Douce », qui n'est pas tout à fait une femme, pense-t-elle, mais une adolescente... Elle aimerait, éventuellement, changer de personnage.



Victoria SPIRI - MERCANTON (chef monteuse)

« LA PLUPART DES FILMS SONT FAITS PAR LES HOMMES ET PERPETUENT L'IDÉE QUE LES HOMMES SE FONT DES FEMMES... » commence par nous déclarer Mme Mercanton. Les traditions, les usages, les conventions, les préjugés accumulés par les siècles passés ont entériné un évident état d'inégalité sociale entre les deux sexes. Tellelement normal, tellement passé dans les mœurs que les femmes, les mères, elles-mêmes, élèvent différemment leurs enfants selon que ce sont des filles ou des garçons... Et les hommes n'aiment pas beaucoup qu'on leur parle de cela... peut-être se croient-ils un peu rire attaqués dans leurs prérogatives... Rien d'étonnant donc, à ce que le cinéma reflète tout naturellement cet état de choses... Pour être juste, pense aussi Mme Mercanton, il faut ajouter que les rares femmes cinéastes (autant que metteurs en scène) n'ont pas conçu de personnages féminins s'écartant de la tradition établie...

Cette tradition est, aux yeux de Mme Mercanton, pour les auteurs, une barrière qui les empêche de créer plus souvent d'autres types d'héroïnes féminines... Limite à laquelle s'ajoute le fait que tout sujet traitant de la condition de la femme contemporaine est absolument tabou.

Mme Mercanton qui est l'une des meilleures chefs monteuses est aussi réalisatrice du court métrage « 1848 » qui fut jadis honoré de la censure du ministère de l'Intérieur... En préparant et en réalisant son œuvre, elle a rencontré deux personnes de femmes : Flora Tristan et George Sand. Son désir a été de peindre les aspects toujours omis de la vie de ces deux héroïnes. Alors que les biographies de George Sand peignent généralement celle-ci comme une grande amoureuse, racontant sa vie par rapport aux hommes ; Mme Mercanton a voulu montrer que ce fut aussi une grande publiciste, au cœur profondément généreux.

Nous croyons que nous aurons exprimé complètement la pensée de Mme Mercanton lorsque nous aurons ajouté qu'elle ne désire en aucune manière réaliser un sujet (long ou court), typiquement féminin de préférence à tout autre.



Simone SIGNORET (actrice)

« IL N'Y A PAS DE PROBLÈME FÉMININ PLUS PARTICULIER AU CINÉMA QU'AUX AUTRES ARTS » pense l'admirable interprète de « Dé dé d'Anvers ». Ce sont des hommes, pour la plupart, qui écrivent les romans, comme ce sont eux qui font les films... Les créateurs ne sont-ils pas presque tous du sexe masculin, moins « tragiques » ? Ne veulent-ils pas seulement assister à des « aventures » et voir des belles filles... ? L'interprète du « Traqué » pense aussi que le public, s'il accepte de voir des hommes à leur travail, sales, couverts de cambouis, ne supporterait pas de voir une femme autrement que suprêmement élégante... à moins qu'il s'agisse d'une putain... d'une déclassée...

Pour Simone Signoret, il n'y a que deux sortes de films : ceux qui racontent uniquement une histoire et ceux qui cherchent à proposer une idée... Ces derniers atteignent leur but lorsqu'ils peignent avec vérité une certaine portion de la réalité, même si celle-ci est monstrueuse. C'est, entre autres, le cas de « Manèges »... Mais il se trouve que les femmes

sont plus volontiers représentées au cinéma sous les traits de la « garce » de « Manèges », de la respectueuse de « Dédé d'Anvers » que comme des personnages sains... Pourquoi ? Simone Signoret suggère diverses explications : Les spectateurs s'intéresseraient-ils à des héroïnes plus simples, moins « tragiques » ? Ne veulent-ils pas seulement assister à des « aventures » et voir des belles filles... ? L'interprète du « Traqué » pense aussi que le public, s'il accepte de voir des hommes à leur travail, sales, couverts de cambouis, ne supporterait pas de voir une femme autrement que suprêmement élégante... à moins qu'il s'agisse d'une putain... d'une déclassée...

Il y a aussi le fait que certaines très grandes vedettes imposent d'elles, une fois pour toutes, une image à laquelle elles plient tous leurs rôles. On



André CAYATTE (auteur de films)

TOUT de suite, avec une franchise passionnée, le réalisateur de « Justice est faite » nous livre le fond de sa pensée : « **IL N'Y A PAS DE PROBLÈME SPÉCIFIQUEMENT FÉMININ AU CINÉMA, IL Y A SIMPLEMENT LA DIFFICULTÉ DE MONTRER LA VÉRITÉ...** » De tous les moyens d'expression, le cinéma est actuellement le plus contrôlé, parce qu'il est le plus efficace... Certes, c'est un hommage qu'on lui rend, mais c'est aussi la quasi-impossibilité pour tout créateur de traiter à fond un sujet humain... Et, à ce propos, André Cayatte évoque pour nous les difficultés qu'il rencontre dans l'élaboration du scénario de son prochain film, qui traitera de la peine de mort... Pour lui, le septième art est le plus souvent au service de l'hypocrisie sociale ; son rôle étant de donner l'illusion d'une société où tout va bien... Il n'est guère permis que de dénoncer les effets sans jamais s'attacher aux causes...

Parmi les coercitions dont tout cinéaste est l'objet, il y a celle du « star-

system »... Les seules vedettes francaises de classe internationale sont des femmes (aux yeux de ceux qui financent les films). Il n'y a malheureusement pas d'homme... L'importance exceptionnelle qu'on accorde à certaines de ces femmes impose aux créateurs une conception de la réalité... qui, malheureusement, ne sert pas toujours la cause de la femme...

Nous évoquons avec André Cayatte les différentes héroïnes féminines que l'on rencontre dans ses films... Leur conception n'a pas, pour lui, posé de problèmes différents de ceux qu'il a rencontrés dans l'élaboration de ses autres personnages... Le même souci de vérité humaine a animé le réalisateur de « Justice est faite », qu'il s'agisse des rôles interprétés par Annette Poivre ou Valentine Tessier, ou de ceux qui incarnent les protagonistes masculins du film. L'extraordinaire succès que rencontre cette œuvre auprès de tous les publics semble impliquer la réussite de ce dessin...



Jean-Paul LE CHANOIS (auteur de films)

Le réalisateur de « Sans laisser d'adresse » commence par féliciter *L'Écran Français* d'avoir entrepris cette enquête... « **LE PROBLÈME FÉMININ EST UN SUJET ACTUEL...** » Plusieurs scénaristes et réalisateurs s'en préoccupent, lui-même abordera, dans son prochain film, la question du mariage... et aussi de l'absence de mariage, du désir de mariage... Depuis qu'il est au monde et en âge de comprendre, Jean-Paul Le Chanois a rencontré plus de femmes que d'hommes « bien »... Est-ce parce que les femmes ont tué plus d'hommes que de femmes ? suggère-t-il en guise d'explication...

J.-P. Le Chanois serait-il féministe ? Non, car ce n'est certes pas l'homme à se parer d'une étiquette, à se contenter d'une formule toute faite... il ne cherche pas à défendre les femmes

mais à leur rendre justice. Il n'y a pas de doute : ce sont les hommes qui font les films et imposent ainsi leurs conceptions de l'autre sexe... Mais il est vrai aussi que lorsque les femmes deviennent scénaristes ou réalisatrices, elles ne défendent pas les femmes.

Mais l'ensemble du sexe féminin n'est-il pas un peu responsable de l'image qu'on donne de lui ?

Les femmes n'écrivent jamais pour protester contre la caricature d'elles, que nous présentent la radio, le cinéma et, parfois, les livres... Les héroïnes féminines qu'on nous montre la plupart du temps sont imbéciles, insouciantes, oisives... et quand elles traînent, c'est au détriment de leur image amoureuse...

Certes, la responsabilité de cet état de choses incombe aussi aux auteurs

Le Carnet de Barberine

Si j'ai accompagné Edouard Berne dans sa randonnée, c'est pour vous certifier, foi de femme, que son enquête a été menée franc jeu, sans trahissements vis-à-vis de nous. Mais puisque j'étais dans la place, j'en ai profité pour jeter ça et là quelques coups d'œil indiscrets, je les ai notés sur mon petit carnet au jour le jour et vous les donne tels quels :

LUNDI SOIR : C'est dans le couloir d'un cinquième étage des Champs-Elysées, où les chambres de bonne sont généralement réservées aux techniciens du cinéma en guise de bureaux, que nous avons rencontré Mme Victoria Spiri-Mercanton. Elle était fort aimable et j'ai admiré sa patience car nous étions là à l'interroger et elle trouvait quand même un mot gentil pour tous ceux qui entraient et sortaient, devant lesquels nous devions nous effacer afin de rendre au couloir son office premier de « passage ».

MARDI, 11 HEURES : Un parc qui rêve de banlieue mais ne peut s'échapper de la ceinture d'un petit « métropolitain » dont le terminus est la gare d'Auteuil. Une allée descendante, un tournant, et nous nous arrêtons devant une petite Malmaison, qui est l'habitation d'André Cayatte.

Après avoir été flairés et admis sans réticences par le Ric de la maison, nous pénétrons dans un grand studio clair aux portes-fenêtres ouvrant sur le jardin. André Cayatte est entré et j'ai tout de suite regretté qu'il ne passe pas quelquefois de l'autre côté de l'écran tant il y pourrait tenir parfaitement un rôle de jeune premier ; il est grand, sportif et élancé, impeccablement vêtu à l'anglaise (tweed, cravate de tricot et pull gris).

Nous nous sommes assis sur un divan d'angle et pendant qu'il répondait avec franchise et entrain à nos questions, j'avais très envie de le voir se lever et nous inviter à une partie de ping-pong sur la grande table qui se trouvait devant nous... mais enquête oblige et nous avons retraversé le jardin ayant échangé des propos au lieu de balles !

MARDI SOIR : J'arrive un peu tard au cocktail de *L'Écran français* et le regrette, je viens en effet de « manquer » la grande dame du cinéma français, Françoise Rosay, qu'Edouard Berne a brièvement interrogé sous les éclairs de magnésium.

Vous souvenez-vous d'un bonhomme d'ambulancier qui apparaissait à la fin de *Sans laisser d'adresse* ? Ce figurant, nous l'avons rencontré au cocktail et nous l'avons interviewé, car il s'appelle Jean-Paul Le Chanois. Il nous a répondu avec empressement et tout de suite quelque chose a capté mon attention. C'était sa voix chaude, inséparable de tous ses films (vous l'avez entendu plus particulièrement dans les commentaires d'au Coeur de l'orage et de *Sans laisser d'adresse*), elle l'accompagne forcément partout et forme une continuité qui relie ses pensées d'homme civil et de metteur en scène et l'on a la même sympathie pour l'un et l'autre.

Petit détail amusant et très Jean-Paul Le Chanois : au précédent cocktail, il arborait une écharpe à carreaux rouges et blancs. Cette fois, lesdits carreaux s'étaient rétrécis pour tenir sur sa cravate tandis que son écharpe était bleue et blanche (à carreaux toujours).

MERCREDI, 12 HEURES : Je n'ai pas accompagné Edouard Berne chez Simone Signoret, il a précédemment insisté que vu l'heure du rendez-vous fixée d'ailleurs par lui-même, je devais rester chez moi et préparer le déjeuner de mon mari.

J'ai déploie la jalousie qui m'a fait accepter le raiissement car mon co-enquêteur est revenu enchanté de sa visite. Simone Signoret est simple, intelligente et absolument charmante : « Nous avons discuté aimablement pendant près d'une heure. » Et maintenant il rêve d'un appartement tendu de gris clair, aux meubles bien mis en valeur et aux petits fauteuils Louis-Philippe de satin gris (est-ce du satin ou de la soie ? Monsieur n'a pas su distinguer ?)

Rectification : « C'est du drap, affirme-t-il, mais je suis plus très sûr du Louis-Philippe... et naturellement des fenêtres qui donnent sur un quai.

JEUDI, 20 H. 45 : Nous sommes allés voir Odette Joyeux en son beau château, celui qui est à un carrefour, je ne sais si je me fais bien comprendre. Curieux carrefour d'ailleurs que ce dédale de couloirs où s'entrecroisent deux théâtres. Nous sommes enfin arrivés après avoir longuement monté entre deux ascenseurs monte-charges. Madame est à sa tour, elle accepte avec grâce notre incursion dans ce domaine presque privé, interrompt son maquillage et nous reçoit dans sa loge. Elle est spontanée et douce et nous énonce clairement sa façon de penser.

La première sonnerie du régisseur nous rappelle tous à l'ordre et il nous faut laisser Odette Joyeux à sa pièce et à ses spectateurs.

BARBERINE.

Qu'est-ce qu'un film de préparation à la guerre ?

Qu'est-ce qu'un film de paix ?

LORSQUE le moment sera venu de conclure cette enquête, je pense qu'à travers toutes les réponses que nous avons publiées se dégageront les caractéristiques essentielles du film de préparation à la guerre et du film de paix.

Pourtant, beaucoup plus de place a été jusqu'ici réservée à celui-là qu'à celui-ci. C'est pourquoi je m'attacherais davantage, cette semaine, à présenter les idées émises par nos correspondants sur les définitions possibles du film de paix, et les solutions qu'ils proposent pour la lutte en faveur du film de paix...

IL N'EST PAS DE PETITS OPTIMISMES.

C'EST cette très belle pensée de C.-M. G. VIALA, de Saix (Tarn), que je veux placer en tête, cette semaine.

« Que faire ? » dit M. Viala.

« Eduquer le public, mettre à l'index les films de guerre, faire et recommander de bons films de paix, exalter les forces de vie, les luttes pacifiques du travail, la conquête de la nature, l'abnégation du travail-héros.

« Donner au public le besoin de croire en lui, en son avenir, qu'il sache qu'il n'est pas de petits optimismes, que l'individu est et peut beaucoup pour une société meilleure.

« Ne pas leurrer avec des fictions sociales, mais lui montrer les réalisations possibles.

« Que même les films-distractions soient sains et vivifiants et ne fassent pas l'apologie du vice et de la brute.

« En résumé, qu'on exalte la Vie et l'Esprit dans l'homme. »

POURQUOI NOS MEILLEURS METTEURS EN SCÈNE NE S'INTERESSENT-ILS PAS AU SPORT ?

POUR ma part, je suis d'accord avec M. NONNET, d'Argenteuil, qui lie SANTE et PAIX de la manière qu'on va lire :

« J'ai l'impression écrit M. Nonnet, que les grands metteurs en scène répugnent à tourner des films sportifs. Est-ce vrai ? Personnellement, je suis écliné à le croire... Le cinéma doit être un moyen pour émanciper les masses tout en les distrayant et en leur faisant prendre goût à une vie saine et meilleure.

On peut susciter des films de paix en faisant une plus grande place aux sports sur les écrans. Le football, le cyclisme, le rugby, la boxe, le basket-ball, la natation, le ski, le tennis et autres sports. Films agrémentés, bien sûr, de petites intrigues amoureuses. Ce n'est pas des sujets qui manquent, pourtant, il faut changer l'ambiance.

On ne voit que films noirs. Sordides histoires de gangsters, de vamps, où le spectateur est, ni plus ni moins, pris pour un imbecile. Où l'on flatte l'instinct basstrial de l'individu, où il est toujours question de grosses liasses de billets de banque, où l'amour est cause de tueries sous l'aspect de filles « les plus belles » du monde, où enfin le public est pris de nausées, dégoûté quand il n'est pas avili. Oui ! balayer des écrans cette noircie qui empoisonne l'esprit comme le plus mortel des poisons.

Ce sont des films ouverts à la vie, à la joie de vivre, où les personnages ont des visages humains. »

Le terrain de sports contre le triport.

D'accord, monsieur Nonnet, à la condition que, par l'intermédiaire du sport — du sport populaire, il est important de le préciser —

apparaissent, comme vous le dites, des visages humains.

Il ne s'agit pas que ces films sur le sport nous apportent des surhommes à la manière des athlètes nazis tels que les voyait Leni Riefenstahl, ces « supermen » de certains films « sportifs » américains. Il faut veiller à ne pas favoriser le culte du muscle, le culte du plus fort, mais le culte de la volonté collective et raisonnée.

Des films sur le sport, bien sûr, s'ils permettent de comprendre et d'exprimer l'esprit d'équipe, le véritable esprit sportif, le goût populaire pour la santé physique et morale.

Et c'est vrai que ni René Clair, ni Louis Daquin, ni Claude Autant-Lara, ni Jacques Becker, ni Marcel Carné que vous citez n'ont encore réalisé de films de ce genre. Peut-être (pourquoi pas ?) votre suggestion leur en donnera-t-elle l'idée...

PAS D'ATROCITES !

M. JEAN RAIJA, de Neuilly, prend parti avec beaucoup de logique contre les films où l'on voit les atrocités de la guerre et où l'on ne voit que cela :

« Les films bellicistes débordent de légende et de fausseté, les anciens combattants le savent bien. Contre cette campagne de mensonge doit s'imposer une campagne de vérité, de réalité.

Plus que tout autre, le cinéma sait évoquer non pas, suivant l'européisme de salon, le côté ignoble, mais le caractère barbare de la lutte armée au sein de l'humanité. Il doit le faire sans concessions, comme sans complaisance, c'est-à-dire en restant en-deçà des limites de l'hystérie.

Une exhibition immoderée d'horreurs incite rapidement au désespoir ; les pires atrocités sont à redouter de ceux que ce désespoir a mis sur le chemin où se perd vite le respect de la personne humaine. Le processus est rapide du cauchemar au sadisme... »

LE PLAIDIORY POUR LA VIE NE DOIT JAMAIS STEFFACER

M. RAIJA émet ensuite l'un des arguments les plus sérieux qui aient été émis au cours de cette enquête, pour établir la discrimination nécessaire entre les films qui préparent la guerre et les films qui montrent la guerre, mais servent la cause de la paix.

M. Raiga l'exprime avec netteté : « Je pense que toute composition cinématographique pouvant servir la cause de la paix doit s'exercer dans un système de références pacifiques. L'équilibre doit s'établir chez l'homme entre le dégoût de la destruction et l'espérance. C'est-à-dire que le plaidoyer pour la vie ne doit jamais s'effacer devant le verdict contre la mort, car celui-ci sera certes... et non le contraire.

Enfin (pour cette semaine) je donnerai in-extenso la lettre passionnée et passionnante de M. PENVELIER, de Wasquehal (Nord) qui affirmera éloquemment le peu de plus fait en avant cette semaine...

* LES CROIX DE BOIS * OU APPRENDRE À TUER *

CROYEZ-VOUS qu'un homme sain, après avoir assisté aux aventures du caporal Bréval des « Croix de Bois » et de sa section de biffins, ou des « Quatre de l'Infanterie » ait envie de se trouver à leur place un jour ou l'autre ? Pour ma part, je ne crois pas.

Par contre, je n'en dirai pas autant d'« Iwo Jima », où une bande de durs se bat comme se battaient les gangsters de Chicago au temps de la prohibition, véritables machines à tuer. L'homme ne compte pas. Non plus d'un court métrage réalisé par le Service Cinématographique de l'Armée intitulé « Apprendre à tuer », auquel je fus obligé d'assister durant mon service militaire. Ce film relatait la prise d'Essen par les Anglais et n'était qu'une suite d'images sadiques. A tel point que je trouve bien pâles, maintenant, toutes les saletés que je puis voir dans les films d'outre-Atlantique. Il y avait notamment l'image d'un Alzemand, en gros plan, recevant un coup de couteau de tranchée dans les intestins, les yeux exorbités par la souffrance, suant et souffrant. Aussi celle de cet autre à qui son adversaire plonge les doigts dans les orbites et l'aveugle. Je vous jure que jamais je n'oublierai ces images.

Nous étions, ce soir-là, une centaine de copains réunis pour faire notre apprentissage de futurs tueurs. Tous, nous étions halestant, pris de dégoût. Nous sommes sortis de cette séance écourtée. Nous avions pourtant l'habitude de ces spectacles qu'on nous invitait à voir une fois par semaine environ.

Vous avez là trois types différents de films de guerre, de guerre brutale. Les premiers nous aident à la haine en nous la montrant dans toute son horreur tragique. Ce sont ceux qu'on devrait montrer gratuitement à tout le monde et dans tous les pays. Ceux qui devraient être réalisés aux frais de l'Etat si nos gouvernements étaient de bonne foi. Mais il y a bien peu de chance de voir réaliser tout cela. On préfère interdire la sortie de « Mitourine » ou la réalisation du « Printemps de la Liberté » (et financer « Iwo Jima »). Qu'un metteur en scène s'avise de vouloir tourner « Clarté », de Barbusse : s'il n'exalte pas la figure du commandant proclamant : « Je veux des morts ! » dans un secteur qu'il juge trop calme, je crains fort que le scénario n'aille pas bien loin. »

« Je crois qu'aucun raisonnement, aussi subtil soit-il, ne peut justifier un film rempli principalement de la peinture de la guerre, sous un jour épique et glorieux. Bien entendu, le film guerrier ne dit pas qu'il glorifie la guerre pour elle-même, il proclame même le contraire, mais tant que je ne verrai pas clairement dans le film la haine de la guerre profondément dépeinte, je tiendrai le film pour maladroit et dangereux, sinon nuisible. »

Dans sa crainte légitime d'être dupé, notre ami en vient à exprimer une contre-vérité :

« Dans les films de guerre, d'ailleurs, l'idée principale est la lutte contre quelqu'un, des personnages, et non contre quelque chose, les principes qui les meuvent. »

C'est oublier « Pourquoi nous combattions », par exemple, et les films soviétiques où se trouvent expliquées les origines et les causes profondes de la dernière guerre contre le nazisme.

Enfin, M. Ribes part en guerre d'une manière tout de même injuste contre l'héroïsme guerrier dans lequel il voit « le critère le plus sûr pour reconnaître un film qui entre dans l'esprit belliciste. »

Ce serait confondre d'une manière tout de même trop élémentaire les effets avec les causes des guerres et manquer de respect à tous ceux qui sont morts en héros pour une cause juste. Il faut chercher plus profondément vos critères. Ceux de M. Raiga sont acceptables, à mon avis. Mais il en est d'autres...

ENFIN (pour cette semaine) je donnerai in-extenso la lettre passionnée et passionnante de M. PENVELIER, de Wasquehal (Nord) qui affirmera éloquemment le peu de plus fait en avant cette semaine...

(Suite page 22)

La vie amoureuse des grands séducteurs de l'écran

par Bob BERGUT et Jean-Charles TACHELLA

CHARLIE CHAPLIN

vagabond au cœur meurtri a enfin trouvé la jeune fille douce de ses films...



CHARLEY - SPENCER CHAPLIN

DEVANT la sortie des artistes d'un mauvais théâtre londonien, un jeune homme pauvrement vêtu d'une redingote d'emprunt attendait une gentille petite actrice anglaise nommée Hetty Kelly. Il l'accompagnait sur l'impériale de l'omnibus, prenait une limonade dans un petit café du sud de la Tamise.

Ce grand chagrin décida, peut-être, le jeune Chaplin à partir avec la tournée Fred Korno pour les Etats-Unis, et il apprit beaucoup plus tard la mort de Hetty Kelly qui ne connaît jamais son immense succès. Ses débuts à la Keystone sous la direction de Mack Sennett, ses succès aux Films Essanay (1915) ne lui donnaient pas la compagnie de ses rêves...

On était en 1908, le jeune homme inconnu avait dix-neuf ans, puisque né le 16 avril 1889, et son nom, Charles-Spencer Chaplin, n'éveillait aucun écho dans le milieu artistique : Ce jeune garçon chétif, pâle et triste, est trop timide pour faire quoi que ce soit de bon sur la

que cette forte jolie femme allait concrétiser son rêve : une jeune fille douce telle Hetty Kelly. Toujours est-il qu'il ne tourna rien de moins que trente-trois courts métrages avec Edna Purviance et, bien qu'elle se fut adonnée à la boisson entre temps, il lui proposa un rôle dans MONSIEUR VERDOUX, tout en lui payant toujours une pension alimentaire.

Mildred Harris essayait de se faire un nom dans le milieu du cinéma. Chaplin était déjà une célébrité. Mildred, qui ne manquait pas d'ingéniosité, rencontra Chaplin par hasard dans le grenier d'un studio où l'on entreposait les costumes. Ravissante, jeune (elle avoua plus tard qu'elle s'était vieillie de deux ans pour faire la conquête de Chaplin), la « Délicieuse Cendrillon » épousa Charles-Spencer et lui donna un enfant qui ne vécut que soixante-dix heu-

res. La période d'abattement qui suivit la mort de l'enfant dura quelque temps, puis Chaplin reprit le travail. Mildred se mit à dire partout que son mari lui « marchandait l'argent » et les journaux s'emparèrent aussitôt de ses confidences. Chaplin se prit à fuir tous les journalistes. Le divorce fut prononcé sous prétexte de « cruauté mentale », ce qui était nouveau aux U.S.A., et Chaplin fut condamné à payer la coquette somme de 200.000 dollars... Quinze jours plus tard tous deux se rencontrèrent dans un restaurant chic de Hollywood, une bagarre s'ensuivit dès que le cavalier de Mildred se permit une réflexion.

« ...Selon moi, l'objet le plus rare qui existe sur cette terre est une femme réunissant à la fois la beauté et l'intelligence. S'il m'arrive un jour de me trouver face à face avec une femme qui représente cet idéal, je l'épouserai sans tarder... », disait Chaplin à cette époque.

A Berlin, une rencontre faillit tourner en mariage : la belle Pola Negri impressionna si fort notre héros qu'il ne démentit pas les bruits qui coururent sur leur couple dès que Pola vint tourner à Hollywood. Ce fut elle qui démentit et elle parla de son prochain mariage avec Rudolph Valentino.

Solennellement, il jura de ne pas se remettre...

CHARLOT

La compagne de ses rêves se refusant à lui, des intrigues légères et souriantes suffirent à orner sa vie : on le vit flirter avec la brune May Collins, la blonde Claire Windsor, la célèbre aviatrice Peggy Hopkins Joyce qui lui donna sans doute l'idée de son œuvre L'OPINION PUBLIQUE. Il y avait déjà longtemps que Chaplin voulait dire son fait à cette fameuse « opinion publique », que les ligues de vieilles filles et la presse du sieur Hearst voulaient régenter. Les journaux lui reprochaient (déjà en 1929) de posséder la bibliothèque marxiste la plus complète de Hollywood.





Mildred Harris, première femme, de novembre 1918 à octobre 1920.

Lita Grey, seconde femme, de l'année 1922 à l'année 1927. (Deux enfants).

Paulette Goddard, troisième femme, de l'année 1937 à l'année 1941.

Oona O'Neill, épouse le 16 juin 1943. (Trois enfants).

Extrêmement pauvre, la petite Lita Grey voulait faire du cinéma : sa mère l'amena voir Charles-Spencer qui l'engagea à 75 dollars par semaine ; puis il en fit sa partenaire et bientôt elle devint Mme Chaplin...

Ce fut une désillusion de plus : « Boys, aurait dit Chaplin aux journalistes un mois après son mariage, ce n'est pas aussi mauvais que les travaux forcés et cela dure moins longtemps. »

Cette union qui avait débuté sous le signe de l'originalité puisque le mariage avait eu lieu à cinq heures du matin et que Lita, qui n'avait que 16 ans dut suivre des cours « at home », donna deux enfants : Charles (âgé maintenant de 26 ans) et Sydney (24 ans).

L'ingénue se montra sous son vrai jour : retorse, amie des journalistes à scandales, menteuse, femme d'affaires rouée, elle obtint la garde des deux enfants et quelque chose comme un million de dollars.

Chaplin jura à nouveau et tout aussi solennellement, que le mariage ne pouvait lui convenir.

On vit alors Charlot avec Lila Lee, Raquel Meller, Florence De Shon, Giorgia Hale, Myrna Kennedy, Virginia Cherrill, et toute la presse déforma à plaisir ces romans sans suite : « ...Je ne peux pas sortir avec une femme sans qu'un journal parle d'anneau de mariage le lendemain... »

« ...Il est impossible de vivre avec un grand artiste comme Chaplin... » écrivait vers la même période son ex-femme, Lita Grey.

May Reeves qui le suivit durant un voyage en Europe se vengea de l'indifférence de Charlie Chaplin, qui avait fort bien compris le manège publicitaire de l'intrigante, en publiant ses mémoires (« Charlie Chaplin intime »). Ce pauvre clown de l'écran fut, enfin, que l'amour n'était pas toujours lié à la question cinématographique, quand il fit la rencontre de Paulette Goddard qui était mannequin. Il en fit la vedette des *Temps modernes* et l'épousa.

Scènes violentes, disputes, rancunes, puis enfin le divorce... Un drame de plus à l'actif de Chaplin.

Une petite actrice inconnue proclama que son enfant était de

M. Verdoux et fin de Verdoux

Un critique écrivit vers l'année 1938 : « ...Il (Chaplin) a toujours cru trouver de l'or pur ;

lui, d'où un procès retentissant. La presse américaine se dévoila sous un jour assez peu reluisant en inventant de toutes pièces la légende d'un Chaplin débauché et assez peu digne de résider aux U.S.A. A vrai dire, c'était surtout *Monsieur Verdoux* qui l'on visitait et l'activité personnelle de Chaplin durant la guerre, car il ne nie pas ses sympathies pour les progrès sociaux.

Malgré l'analyse du sang qui lui donnait une certitude quant à la paternité (Chaplin groupe sanguin O, l'enfant appartenant au groupe B) il fut condamné à verser soixante-quinze dollars par semaine pour l'entretien du bébé.

Enfin, par une belle journée de l'année 1943 il rencontrait la fille du dramaturge O'Neil (de dix-sept ans) et l'épousait à l'âge de cinquante-quatre ans.

Après trois mariages tous malheureux et quelquefois même tragiques, Charlie Chaplin a enfin trouvé un havre de grâce auprès de sa jeune épouse et il vient de déclarer à un journaliste anglais : « ...Je suis enfin heureux, pleinement heureux... »



La scène de séduction dans « Le Dictateur » était une charge drôle dirigée contre les séducteurs patentés de Hollywood.

sa bonne foi a été surprise, il a été trompé, bafoué, et cependant la vieille fièvre n'est pas éteinte... »

Un journaliste américain particulièrement ingénieur aperçut que les prénoms des femmes aimées par Chaplin se terminaient par A (Pola, Lila, Edna, Giorgia, Myrna, Virginia, Lita...) et il ignorait le nom d'Oona !) et il en tirait des conclusions évidentes (pour lui car elles se sont avérées fausses).

C'est durant cette période que Chaplin se prit à réfléchir sur les femmes et que naquit ce fameux *Monsieur Verdoux*, digne émule de Landru. Hollywood classait le père de Charlot parmi les Barbe-Bleue ! Fort bien, on allait lui donner l'occasion de renâcler devant un film où les riches et inactives veuves de milliardaires n'étaient pas épargnées ; une seule résistait, la plus enjouée et de Hollywood, Martha Raye...

Scènes violentes, disputes, rancunes, puis enfin le divorce... Un drame de plus à l'actif de Chaplin.



LA VOIE EST-OUEST

Un drame à l'échelle d'un peuple

LES nazis avaient voulu rayer Varsovie de la carte. Mais à peine la capitale polonaise fut-elle libérée par les armées soviétiques que, de toutes parts, les réfugiés affluaient pour reprendre possession de leurs rues, décidés à s'y accrocher, à faire revivre leur ville.

En quatre ans, une ville nouvelle, plus belle qu'elle n'avait jamais été, surgissait de terre.

Dès le début, la vie commence à s'organiser dans la ville. Mais un problème se pose : un seul pont traverse la Vistule et son éloignement du centre de la ville désorganise le trafic, oblige les ouvriers à faire un détour pour se rendre à leur travail et à perdre deux heures dans ce trajet.

Il faut construire un pont et sa voie d'accès : la voie Est-Ouest. La construction de cette route est toute l'histoire du film.

On accédait à l'ancien pont, détruit par les nazis, par un virage et un viaduc. Un projet envisage de supprimer l'un et l'autre et de creuser un tunnel sous le quartier que la route auparavant contournait. Le plan est audacieux et le temps presse. Il est cependant adopté : les Varsoviens veulent donner une grande ville à leurs enfants.

Deux équipes de quatre mille ouvriers se mettent au travail : l'une au pont, l'autre au tunnel.

Les travaux avancent, mais la crue de la Vistule menace d'empêcher la construction inachevée. L'équipe du pont décide de terminer

quarante jours plus tôt que prévu. L'équipe du béton s'engage alors à réduire ses délais de cinquante-cinq jours.

Tout Varsovie, toute la Pologne suivent anxieusement cette lutte contre le temps, contre la nature.

Il manque encore quelques arches qui doivent être livrées aussitôt.

Les métallos prennent part à la lutte, accélèrent la fabrication des arches.

C'est au tour des cheminots : tout le trafic est interrompu pour laisser la voie au train spécial.

Enfin, la dernière arche est posée,

pendant que des clameurs de joie s'élèvent des bords de la Vistule où les Varsoviens sont massés.

Mais le drame le plus émouvant, le plus populaire, c'était celui de la lutte de tous contre les forces de la nature et la victoire des hommes.

Les auteurs du film ont su le comprendre, parce qu'ils participent pleinement à ce drame à l'échelle d'une nation, et c'est parce qu'ils se sont attachés à pénétrer la réalité profonde de leur peuple, à en exprimer le caractère, les espoirs et le travail qu'ils toucheront le cœur de tous les hommes, soulèveront l'enthousiasme et la sympathie dans toutes les salles de cinéma à travers le monde.

Jean-Pierre DARRE.



Pour tracer la nouvelle route, il a fallu démolir des immeubles à moitié ruinés et en reconstruire immédiatement de nouveaux pour reloger les habitants. Grâce à l'intelligence et à l'esprit d'initiative des travailleurs de choc, la reconstruction des immeubles de Varsovie s'est réalisée à un rythme touchant au miracle.

Photo du centre : la pose d'une arche.



Boris Tchirkov a connu une popularité sans exemple, en créant le rôle de « Maxime » (au-dessus). Le voici, au côté de Pouchko, l'un des réalisateurs de « Trois Rencontres », lors du Festival de Cannes 1946 (ci-contre), et dans le rôle de Nikanor, dans « Trois Rencontres », retrouvant son fils à son retour (au-dessous).



Après avoir été l'élève de Boris TCHIRKOV dans "Le Maître d'école" Tamara MAKAROVA est devenue sa femme dans "TROIS RENCONTRES"



Trois Rencontres, histoire de la démobilisation en Union soviétique, ne raconte pas « l'après-guerre » de trois personnes, mais de trois couples : l'astrologue et la géologue se sont connus au front, l'ingénieur a retrouvé sa fiancée travaillant dans une usine de l'Oural, et le kolkhozien a retrouvé sa femme élué à sa place à la présidence de son kolkhoze.

Il se fait difficilement à l'idée qu'une femme puisse supporter une telle responsabilité et éprouve même un peu de dépit que justement sa propre femme ait été élue à sa place. Les premières éffusions passées, il s'occupe d'y remettre bon ordre. Mais les choses ne vont pas si facilement, et Olympiade restera présidente du kolkhoze tandis que Nikanor sera élu président d'un kolkhoze voisin.

Et c'est en luttant pour que leur propre kolkhoze soit le meilleur que tous deux se retrouvent plus unis que jamais.



Tamara Makarova donne un cours à l'Institut de Léningrad. Parmi ses élèves (à droite) on reconnaît Klavdia Loutchko.

Ce couple typique de kolkhoziens, pensons que le travail collectif et l'outilage moderne rendent chaque jour plus proche des ouvriers des villes, est interprété, dans *Trois Rencontres*, par deux des acteurs les plus populaires d'Union soviétique : Boris Tchirkov et Tamara Makarova. On ne peut même pas dire que Boris Tchirkov soit un acteur populaire : c'est un personnage de la vie soviétique, « Maxime », le héros de la célèbre trilogie de Kosintzev et Trauberg.

Tchirkov a tourné environ vingt-cinq films. Des petits rôles, jusqu'à *La Jeunesse de Maxime* (1937) qui se poursuit en 1939 par *Le Retour de Maxime* et *Maxime à Vyborg*.

Depuis, Tchirkov n'a pas cessé de tourner.



Dans l'un de ses films les plus importants, *Le Maître d'école* (1939), le rôle d'une de ses élèves, Grounia, était tenu par Tamara Makarova.

Celle-ci a été formée également à l'Institut de Léningrad. Elle commença à tourner en 1930, dans le film *Heureux Kent*, puis dans *Le Déserteur*. Mais c'est avec le réalisateur Guerassimov qu'elle connaît le succès, dans *Les Sept Braves* (1936). Vint ensuite *La Grande Clarté* (1939), *Le Maître d'école* (1939), *La Mascara* (1940), *Les Inscumis* (1942), *La Grande Terre* (1944) et *Un Homme véritable*, où quelques trop rares Parisiens ont pu la voir, malgré la censure.

Tamara Makarova est, comme Boris Tchirkov, Prix Staline. Elle professe à l'Institut d'art scénique de Léningrad et eut parmi ses élèves la jeune Klavdia Loutchko, au côté de laquelle elle s'est retrouvée dans *Trois Rencontres*.

Pierre CHATELEIN.



Tamara Makarova partage son temps entre le studio et la lecture. L'usure de ses livres montre assez l'intérêt qu'elle leur porte...



Olympiade (Tamara Makarova) retrouve Nikanor (Boris Tchirkov) après de longues années de séparation.

Doctoresse dans « Les Sept Braves » (1936).

Et infirmière dans « Un Homme véritable » (1949).



Klavdia Loutchko a fait ses études à l'Institut d'art scénique de Léningrad. Nous l'avons vue récemment dans « Les cosaques du Kouban », dans un rôle de paysanne, l'un des principaux.



La jeune géologue de « Trois Rencontres », Biela (Klavdia Loutchko), y poursuit une idylle par radio avec un astrologue à la recherche d'horaires horaires, et risque sa vie au cours d'une expédition en montagne.

BLANCHETTE BRUNOY VOUS RÉPOND

ON reçoit quelquefois de drôles de lettres.

En voici une : « Mon mari a une manie regrettable : il chante en se rasant. Ce n'est pas parce qu'il chante faux que cela m'ennuie. (Je n'ai pas d'oreille, donc ça ne me gêne pas !) c'est parce que cela le fait se couper ; il a le visage tout taillé !. Que faire ? »

Que faire ? Surtout, chère madame, n'empêchez pas votre mari de chanter : c'est si bon les gens qui chantent, même faux.

Mais conseillez-lui de se laisser pousser la barbe.

DOUCEUR ANGEVINE. — Vous ne m'avez pas l'air si douce que ça ! Mais ce n'est pas une critique, bien au contraire, je loue la fermeté de votre caractère, puisque vous êtes arrivée, grâce à votre opiniâtreté, à vaincre vos difficultés personnelles... Maintenant, aidez un peu les autres, croyez-moi et... soyez (quand même) indulgente à leurs faiblesses : tout le monde n'a pas comme vous des ressources quasi inépuisables d'énergie, et puis, ne l'oubliez pas, la vie est dure aux jeunes, à présent. Ils ont besoin d'être guidés, de sentir présence et affection auprès d'eux. Les algarades continues sont très déprimantes.

HENRI VIDAL VOUS RÉPOND

J'AI trouvé, au hasard de mon courrier, cette petite phrase : « Il dit que je suis intelligente. Ce n'est pas vrai : je suis brillante tout au plus ». Ceci dans une lettre qui témoigne tout entière d'une extrême finesse, d'une grande sensibilité et, disons-le, de beaucoup d'intelligence.

Combien de femmes, me suis-je pris à penser, acceptent de se croire ainsi inférieures ? On leur a tant dit qu'elles étaient seulement « le délassement du guerrier », des « objets de luxe », que leur place était au foyer, qu'elles avaient le cerveau trop petit, qu'elles étaient « le sexe faible », etc., que, c'est fatal, elles finissent par le croire.

C'est la douloureuse histoire de l'esclave, tellement persuadé que l'esclavage est un état normal, qu'il ne pense même pas qu'il pourraient en sortir !

Cet état d'esprit fait de la peine, aujourd'hui, à l'honnête homme qui possède une trop belle, une trop haute idée de la femme pour consentir à la voir sous-estimer ainsi ses qualités humaines...

ROSS DE SARTROUVILLE. — Bravo ! Je ne saurais mieux vous conseiller que vous ne l'avez fait vous-même. Soyez heureuse ; vous avez agi avec beaucoup de sagesse (pour votre âge, comme vous dites...)

M. P.V. de Lyon. — Pourquoi l'accuser de trahisse ? Vous avait-elle laissé espérer quoi que ce soit ? Non, vous l'avouez. Alors, à quoi

MARTINE, DOUAL. — Vous me rappelez cet Anglais qui, débarquant à Calais et voyant une femme rousse, prétendit que toutes les Françaises avaient des cheveux de flamme... Ceci dit, toutes les femmes n'ont pas les défauts que vous leur prêtez : j'admettrai que certaines sont vaines, coquettiches, superficielles, illogiques, etc. Mais les autres, toutes les autres, admirables de courage, d'abnégation, de bonté, qu'en faites-vous ? Vous jugez avec la sévérité de vos vingt ans. Et puis (mais ceci entre nous), j'ai bien l'impression que votre attitude momentanée dépend (surtout) de la déception que vous venez de ressentir... Alors, quoi ? Parce qu'une sotte vous a subtilisé les hommages des garçons qui vous plaisaient, vous attribuez, sans distinction, une mention défavorable au sexe tout entier auquel elle appartient ? Enfantillage ! Et, chut ! ne le répétez pas. « Illogique »... Parce qu'enfin, c'est à moi, une femme, que vous demandez conseil...

YVES-JEAN K., PARIS. — Pourquoi vous obstinez-vous à rôder dans ce brouillard d'incertitudes ? Voilà le printemps, le soleil va percer la brume, à vous de voir clair... comme lui ! Ce n'est pas moi qui vous scoufle ! Ces dernières phrases et je ne vous apprendrai pas non plus à jouer votre rôle... Mais, au fait, jouez-vous ? Si c'est d'un jeu qu'il s'agit, adressez-vous ailleurs !



« FINE MOUCHE »

CLAUDINE DUPUIS rend visite à ALWYNN

qui rêve chevaux pour habiller les femmes

JUSQU'AU 1er mars, la chambre syndicale patronale de la Haute Couture parisienne nous interdisait la publication des tous premiers modèles de printemps. Maintenant, en compagnie de nos amies, les vedettes de la scène et de l'écran, nous allons accomplir le tour de cet horizon léger, nimbé de gazes diaphanes, de tulles brumeux, limité par des collines de soie et des prairies d'imprimés aux chatoyantes couleurs...

Nous commencerons notre randonnée par l'une des plus belles collections de Paris : celle de Alwynn. Alwynn qui monte lui-même à cheval et est un fervent des champs de courses, où piaffent, pour la joie des yeux, et parfois le désespoir des joueurs, les fringants pur sang aux robes bronzingées, alezanes, pommeées, moirées de sucre et mouchetées de fine écume blanche...

Tous ses modèles portent les noms de ces héros quadrupèdes qui ont fait la fierté de leurs propriétaires.

La charmante Claudine Dupuis, qui est, elle, l'héroïne du film de Robert Florat : *Boîte de Nuit*, ne pouvait se résoudre à jeter son dévolu sur les quelques modèles qu'elle venait choisir... Il y en avait trop et ils étaient trop tentants... Ajoutez à cela que Claudine, qui ne porte jamais de chapeau, s'est convertie soudainement : les billets délicieux de Jean Barthet, créés spécialement pour la collection de Alwynn, ont accompli un miracle... Dorénavant, elle campera sur sa toison auburn de coquins canonniers, à moins que ce ne soient ces grandes formes très avancées, crantées devant, qui lui vont si bien...

Claudine Dupuis, avec une inépuisable gentillesse, s'est prêtée aux exigences de nos



« CHARMANTE »

(Reportage photo Studio Partner.)

reporters photographes des studios Partner. Des exigences qui, tout de même, ne lui ont pas rappelé ses débuts au *Grand-Guignol*, période très dure dans sa jeune vie d'actrice, où elle dut subir mille et une tortures... qui n'ont eu aucune influence assommante sur son heureux caractère, heureusement !

Parmi les robes de ville que Claudine Dupuis a essayées, il y a notamment deux ravissantes créations : « Fine Mouche », de fin lainage bleu marine, éclairé d'un plastron de papeline glacée blanche, porté avec un grand chapeau de paille exotique blanche de Jean Barthet, et « Charmante », une robe-tailleur de lainage prince de Galles, dont les vastes revers croisés sont ornés de dépassants de taffetas gris... Avec cet ensemble jeune et printanier, Claudine portait un amour de petit canotier de grosse paille blonde voilée de monseline grise, fixée par des épingle d'or...

Pour l'après-midi, Claudine a choisi une belle robe de dentelle bleu marine, entièrement rebrodée de cellophane du même ton, « Pacha », posée sur un fond de soie chair, et, pour le soir, « Rosier de Mars », qui est blanche et légère comme une neige de printemps, composée d'une immense jupe de tulle, soutenue par la crinoline 1951 de Alwynn, « Crinière », et d'un haut de grosse guipure... Au poignet, une rose blanche frémissante, à la taille, une cascade de ces mêmes roses qui représentent, cette saison, un des thèmes préférés de Alwynn.

Cécile CLARE.



(Reportage photo Studio Partner.)

Comme à Hollywood !

ARTISTES & MAQUILLEURS
THÉÂTRE - CINÉMA - TÉLÉVISION
tous les fards professionnels
conseils - essais - démonstrations
dans les modernes

STUDIOS Max Factor A PARIS

11, RUE ROYALE 8^e - TÉL. ANJOU 98-77

LE MAQUILLAGE DES STARS ET DES VEDETTES FRANÇAISES



« ROSIER DE MARS »

ENQUÊTE DE ROGER BOUSSINOT

(Suite de la page 14.)
rente. Mais demandez donc, à un gamin qui a vu le film, ce qui l'a le plus frappé dans la tenue d'un Yankee ?

La propagande ne néglige rien. Même le casque : celui-ci intéresse, même in U.S.A., pouvant servir à la préparation d'une omelette ou à la toilette du matin.

Quant aux films montrés dans les casernes, ils sont, eux aussi, d'origine américaine, malgré l'équité S. C. A. (1). Il est inutile d'insister sur leur but. Ils ne le dissimulent même pas, et finiraient par nous être imposés dans nos salles. Ils constitueront l'aboutissement logique des « Iwo Jima » et « Bastogne » divers, et la majeure partie de la production des pays placés sous la coupe du capitalisme.

LA CALOMNIE, ARME DE GUERRE

UNE autre catégorie de films entretient l'esprit bâilliste. D'une présentation adroite, accompagnées de prouesses techniques, ils n'en sont que plus nocifs parce que plus sournois. C'est ce qui caractérise le pénicilline, Harry Lime, qu'on recherche en zone occidentale, mais qu'en zone orientale, on protège (« Le Troisième Homme »). Les « displaced persons » qu'on renvoie d'U.R.S.S., mais que les Occidentaux recueillent avec plaisir, et pour cause. (« Femmes sans nom » sort juste au moment du procès David-Rousset-« Les Lettres françaises ». Etrange coïncidence).

Ce sont les Américains se reconnaissant avec les militaires nippons dans « Captives à Bornéo ». C'est le blocus de Berlin décidé par les sauvages orientaux avec la plus grande mauvaise foi (« La Ville écarlate »).

On encore les secrets atomiques (ceux de la bombe, bien entendu) que l'ennemi cherche à se procurer dans « La Grande Menace », etc.

San quelques exceptions, tous ces films furent tournés par d'illustres inconnus, par des gens voulant sans doute « arriver » par tous les moyens, même par l'intermédiaire des fauteurs de guerre.

Enfin, je ne dirai rien de la fameuse « Série rouge », type « Rideau de fer », qui n'a trompé personne en France. Le « fil de service », comme dit G. Sadoul, accorde son visa sans histoire. Pourquoi voudriez-vous qu'il le refuse à des films dont il est le héros ?

Tous ces films, vous avez en raison de les condamner. Nous devons actuellement faire face à tous ceux qui prétendent nous imposer l'idée d'une guerre inévitable et prochaine. Ce combat, les critiques doivent le mener en recherchant systématiquement tout ce qui, de loin ou de près, peut inspirer aux spectateurs des sentiments hostiles envers un autre peuple ou une autre race. Ne négligez rien, même le plus petit détail, c'est toujours celui qui porte le plus.

Unis à vous, tous les véritables passionnés du septième art doivent faire le plus de publicité aux films de paix, inviter tous leurs amis et connaissances, en un mot, guider leur choix et former ainsi : le jugement, sans toutefois heurter leurs propres convictions.

UNE CRAPULE BIEN BÂTIE NEST JAMAIS QU'UNE CRAPULE !

PAR véritables passionnés du septième art, j'entends tous ceux qui préfèrent le fond d'un film à sa forme. Pour qui la beauté d'un film n'est pas dans un mouvement d'appareil ou montage acrobatique. Une crapule bien bâtie n'est jamais qu'une crapule. Celles doivent aussi inviter les spectateurs à déserter les salles ou sont projetés des films bâillistes. S'ils réussissent à créer un courant d'idées pacifiques, ce sera une première grande victoire.

(1) Service Cinématographique de l'Armée (N. D. L. R.).

bunal et condamner des innocents à la prison, on n'y trouvera que mépris et persécution de l'homme véritable ; l'homme y est un loup pour l'homme.

CRISE DU SUJET ? QUELLE CRISE !

EN France, heureusement, nous n'en sommes pas encore là. Mais, soyons-en certains, notre tour viendra si, tous, nous ne nous dressons pas contre de telles œuvres. C'est là, par exemple, que nous ménerait le système de co-production franco-américaine s'il prenait un jour une grande extension.

Pourquoi personne n'a encore porté à l'écran le grand roman de Saint-Exupéry, « Terre des Hommes », ou tant d'autres œuvres : la trilogie de Valéry, tous les romans de Romain Rolland et d'Henri Barbusse, le « Maître Gaspard Fix », d'Eckermann-Chatrian, ou le « Crapote » d'Henri Duvernois ? etc. Ce genre d'œuvres ne manque pas dans notre littérature.

Pourquoi ne connaissons-nous pas une génération de scénaristes pacifistes et progressistes ?

CRISE DE GOUVERNEMENT, OUI !

JE crains fort qu'une réponse à ces questions ne mette en cause le gouvernement actuel de notre République, dont les méthodes ressemblent de plus en plus à celles employées dans les casernes. Mais que MM. les gouvernants se mettent bien en tête que tous les Français veulent la paix et que le meilleur moyen de prouver leur bonne volonté est encore de nous laisser un peu plus souvent la parole.

Qu'ils cessent de nous prendre pour des imbéciles et respectent un peu plus souvent la constitution de notre République.

Ils doivent savoir que, seul, le peuple a le droit de rejeter tel et tel film, que la liberté d'expression ne doit pas être réservée à une minorité qui, de tout temps, a conduit bien des peuples à leur perte.

En un mot, je leur crie : « Casse-Cou ! » S'ils ne prennent pas au plus tôt le parti de la majorité des Français.

Ouvrez donc un peu plus vos oreilles, mes sœurs, et l'opinion de l'homme de la rue sur le réarmement de la Wehrmacht, sans que vous ayez dû ignorer le consulter, vous éclairera davantage.

Toutes mes félicitations à « L'Ecran », qui a eu le courage d'aborder un tel sujet.

J.-P. LE CHANOIS

(Suite de la page 12.)

ne voit plus l'héroïne d'un film de Marlene Dietrich : on voit Marlene Dietrich jouer un rôle...

D'ailleurs, il y a aussi, à l'écran, des femmes remarquables, de belles héroïnes simples et humaines, pense aussi Simone Signoret, et elle nous cite aussitôt d'exemple du rôle d'Anna Magnani dans « Rome ville ouverte ».

Simone Signoret désire vivement interpréter des personnages très différents de ceux qu'elle a joués jusqu'à présent. J'ai essayé avec « Ombres et Lumières » (son dernier film, encore inédit) de sortir de l'étiquette sociale qu'on m'a mise à tort, précise-t-elle. Mais elle a d'autres projets, elle aimeraient incarner une femme, une mère dont l'enfant est malade, qui se bat contre la maladie de son gosse, contre le manque d'argent...

Simone Signoret est une actrice, une grande internationale, elle voit un peu le problème féminin sous cet angle particulier : elle m'a paru attirée par une conception « tragique » des faits et des gens, au rideau qui se lève sur des personnages s'entre-déchirant...



LES CINE-CLUBS A TRAVERS LA FRANCE

Paris et Banlieue

Ciné-Clubs adultes

LUNDI 5 MARS :

CINE-CLUB UNIVERSITAIRE : « Salle de la Fraternité », 21 rue Yves-Toudic. 20 h. 45 : Gala Choral.

MARDI 6 MARS :

VINCENNES : « Printania », Le Roman d'un tricheur.

AULNAY-SUS-BOIS : « Palace » : Quatre pas dans les nuages.

MERCREDI 7 MARS :

SARREGUEMINES : « Rex » : Pension Mimosa.

AUXERRE : « Sélect-Cinéma ».

21 h. : Mon propre bourreau.

LYON C.I.U. : « Marly » : Après le crépuscule vient la nuit.

REMIERMONTE : « Cinéma Palace » : Le Chemin du Ciel.

SAINTE-AVOLD : « Cinéma Eden » : La Mort du cygne.

DIJON : « Familia » : Quat des Brumes.

LIEVIN : « Salle des fêtes des Mines » : Festival Jean Vigo.

COUILLAR : « Union-Cinéma » : Quai des Brumes.

MONTRUON : « Variétés-Cinéma » : 20 h. 30 : Et l'acier fut trempé.

VENDREDI 9 MARS :

MONTRÉUIL : « Salle des fêtes », rue Marcelin-Berthelot : L'Amiral Nakimov.

SAMEDI 10 MARS :

CINE-CLUB DE L'ARCHER : « Studio Parmentier », 158, av. Parmentier. 17 h. 30 : Lumière d'été.

LUNDI 12 MARS :

CINE-CLUB UNIVERSITAIRE : « Salle de la Fraternité », 21 rue Yves-Toudic. 20 h. 45 : Symphonie des Brigands.

MARDI 13 MARS :

BAGNOLET : « Novelty-Palace » : 21 h. : Le Point du jour.

BLANC-MESNIL : « Messini-Palace », 21 h. : En gagnant mon pain.

CLICHY : « Palace », 7, place des Martyrs. 21 h. : Le Diable blanc ; No Man's Land.

MALAKOFF : « Cinéma Celtic » : Et l'acier fut trempé.

CINE-CLUB UNIVERSITAIRE : MERCREDI 14 MARS :

« Salle de la Fraternité », 21 rue Yves-Toudic. 20 h. 45 : Enfance de Gorki.

Ciné-Clubs de jeunes

JEUDI 8 MARS :

CINE-CLUB 19 : « Florida », rue des Pyrénées. 14 h. : La Bataille de l'eau lourde.

Province

Ciné-Clubs adultes

LUNDI 5 MARS :

BIARRITZ : « Casino » : Le Roman d'un tricheur.

EPINAL : « Majestic », 21 h. : Amra Nakhimov.

SAINTE-FEYRE : « Sanatorium » : La Régie du jeu.

LUNEL : « Les Visiteurs du soir ».

CAHORS : « A.B.C. » : Paris qui dort.

AVIGNON : « Rex-Cinéma » : Une poignée de riz.

MARDI 6 MARS :

MONTPELLIER : « Royal » : Zéro de conduite : La Petite Marchande d'allumettes ; Les Isles : Continent noir.

VILLEUR-SUR-MARNE : « Sanatorium » : Le Café du Cadran.

CHAMBERY : « Salle 30 de la

Grénette » : Septième Voile.

NANCY : « Caméo » : Une poignée de riz.

ALBERTVILLE : « Pathé » : Le Quimper.

DEAUVILLE : « Le Morny » : Amra Nakhimov.

MERCREDI 14 MARS :

LE PUY : « Splendeur des Ambassadeurs ».

BEZIERS : « Trianon-Cinéma » : Pezisa.

ALBERTVILLE : « Pathé » : Naisance du cinéma.

MEITZ : « Caméo » : 20 h. 30 : La Parole.

QUIMPER : « Odé-Palace » : Séances de burlesques.

SAINTE-BRIEUC : « Cinéma des Promenades » : 20 h. 30 : Règle du jeu.

CLERMONT-FERRAND : « Vox » : 21 h. : Une poignée de riz.

LA ROCHE-SUR-YON : « Théâtre Municipal » : Festival Jean Vigo.

ALINCON : « Ambroise-Guérin » : 21 h. : Les Joyeux Garçons.

DEAUVILLE : « Le Morny » : Amra Nakhimov.

MERCREDI 14 MARS :

LE PUY : « Splendeur des Ambassadeurs ».

ORANGE : « Rex-Cinéma » : Brève Rencontre.

DIJON : « Familia » : La Régie du jeu.

QUIMPER : « Excelsior » : La Coupure du jeu.

vierzon : « Carillon-Cinéma » : Le Roman d'un tricheur.

Ciné-Clubs de jeunes

JEUDI 8 MARS :

MONTLUON : « La Cage aux rosiers ».

LILLE : « Le Million ».

ARRAS : « Winslow contre le roi ».

Mme A. Bauer-Thérond...

... reçoit chaque jour en son studio, 21, rue Henri-Monnier, 9^e, entre 17 et 19 heures, les personnes désireuses de s'inscrire à ses cours d'art dramatique. Les débutants sont pris pendant deux mois à l'essai, à un cours spécial. Cours supérieurs chaque jour. Leçons particulières. Présentation mensuelle d'artistes, au Théâtre de la Potinière. Renseignements : ODE 90-94, de 12 à 13 heures.

George SAND

revivra pour vous dans

« CE SOIR »

dans le cadre de Nohant, du

Paris romantique, de Venise, des

Baléares, des journées révolu-

tionnaires, sous la plume de

François DESPREZ.

JAN

★ Chapelier de grande classe



14, rue de Rome
PARIS
(Près Gare St-Lazare,
face Cour de Rome)

PETITES ANNONCES

COURS ET LEÇONS

La ligne : 90 francs.

Cours du Coméd. Mihaleco FIG. 68-80

PENSIONS

Repos, convalescence. Vie familiale, pâche, 600 fr. par jour. Restaurant

Sous le patronage de "L'ÉCRAN FRANÇAIS" et du "COMITÉ DES SPECTACLES POUR LA PAIX"
au Profit de la Caisse de Solidarité des Techniciens du Cinéma Français

SALLE PLEYEL Lundi 12 mars 1951, à 20 h. 30

en présence des Vedettes **GRANDE SOIRÉE** du

CINÉMA

au service de la

PAIX



Sur scène

Yves MONTAND - NOËL-NOËL - Gérard PHILIPE
Madeleine SOLOGNE - Lily BONTEMPS
et Françoise ROSAY

sur l'écran, en présentation unique, **UNE ŒUVRE INÉDITE INTERNATIONALE**

LOCATION : Salle Pleyel, 252, Fg St-Honoré. - Ecran Français, 5, rue
des Pyramides. - Syndicat des Techniciens, 92, Champs-Elysées (5^e ét.)

PRIX DES PLACES
100 à 800 francs

POUR LA PAIX